19

LE

SOLDAT TYROLIEN,

OU

LE ROCHER DE MARTINSBERG,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES;

PAR MM. MERLE ET MÉLESVILLE.

MUSIQUE DE M. ALEXANDRE, BALLETS DE M. LEFÈVRE.

Représenté pour la première fois sur le Théâtre de la Gaîté, le 2 mars 1820.

PRIX : 75 centimes.



A PARIS,

CHEZ Mme. HUET, LIBRAIRE, AU GRAND MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE, ANCIENNES ET MODERNES, RUE DE ROHAN, No. 21, AU COIN DE CELLE DE RIVOLI, PRÈS LE PALAIS-ROYAL.

DE L'IMPRIMERIE D'ANTHe. BOUCHER, SUCCESSEUR DE L. G. MICHAUD, RUE DES BONS-ENFANTS, No. 34.

1820.



PERSONNAGES.	ACTEURS.
Le comte de VALBERG.........	M. *Ferdinand.*
LA COMTESSE, son épouse.....	Mlle. *Millot.*
FRÉDÉRIC, soldat et orphelin....	M. *Grévin.*
ANNA, sœur-de-lait de Frédéric..	Mme. *Adolphe.*
HERMANN, mari d'Anna, laboureur à Martinsberg.........	M. *Marty.*
LISBETH, sœur d'Hermann.....	Mlle. *Letourneur.*
ZANETTO, Vénitien, valet du comte..................	M. *Parent.*
GUILLAUME, aubergiste.......	M. *Lequien.*
RUDNER, officier autrichien.....	M. *Basnage.*
PAUL, fils d'Anna, âgé de sept ans.	M. *Adolphe.*

Valets du comte.
Garçons et Filles d'auberge.
Soldats, Paysans, etc.

Le premier acte se passe à Nolbourg, village du Tyrol, à six lieues de Martinsberg.

Le second acte se passe à Tervis, rocher et site pittoresque, à une lieue de Martinsberg.

Le troisième acte se passe à la chaumière du rocher de Martinsberg.

Martinsberg est fort célèbre dans le Tyrol, par l'aventure de Maximilien Ier., qui resta deux jours et deux nuits sur ce roc très élevé, et éloigné de toute habitation. Il s'était égaré en poursuivant un chamois; et, parvenu sur le sommet du Martinsberg, il ne put trouver aucun moyen d'en descendre; ses gens l'apercevaient de loin, et ne pouvaient le secourir. Enfin, un paysan, suivant les vieilles traditions du pays, vint le délivrer, et disparut aussitôt qu'il lui eût indiqué un chemin secret pour descendre.

72157

LE
SOLDAT TYROLIEN,
OU
LE ROCHER DE MARTINSBERG.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente l'intérieur d'une salle basse d'auberge; elle est ouverte dans le fond, et laisse voir une grande cour plantée de différents arbres. Portes de côtés qui conduisent à différents appartements.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, Frédéric est à boire, assis à une table chargée de plusieurs pots de bière; son sac et son sabre sont à terre dans un coin. Guillaume va, vient et donne différents ordres aux filles d'auberge.

FRÉDÉRIC, GUILLAUME.

FRÉDÉRIC, *tenant un verre.*

Hé bien, M. Guillaume, je vous attends les armes à la main.

GUILLAUME.

Tout-à-l'heure, M. le soldat, je suis à vous. (*Aux filles d'auberge.*) Allez donc prendre les ordres de M. le comte et de Mme. la comtesse qui viennent d'arriver ici en équipage. Je ne sais pas s'ils rougissent d'avoir été obligés de descendre dans une petite auberge, mais je n'ai pu voir la figure ni de Monsieur ni de Madame... c'est égal, ce sont de grands seigneurs, et ils doivent aimer les soins, les prévenances... Il faut leur en donner d'ailleurs pour leur argent.

On entend des coups de fouet, le roulement d'une carriole.

GUILLAUME.

Qu'est-ce encore?

UN GARÇON D'AUBERGE.

Un porte-balle et sa femme, avec une petite carriole.

GUILLAUME, *entre ses dents.*

Une petite carriole... mauvaise pratique... ceux-là ça m'est égal de ne pas les voir. (*Aux servantes.*) Dans une petite chambre, au fond de la cour; le plat de choucroûte, le pot de bière... Ces gens-là partent souvent sans payer... Vous les guetterez quand ils auront déjeuné.

Les servantes sortent.

FRÉDÉRIC.

Allons donc, mon cher hôte... je ne sais pas boire tout seul, moi, ça m'ennuie.

GUILLAUME, *s'asseyant.*

Me voilà, me voilà.

Ils trinquent.

FRÉDÉRIC, *buvant.*

A la bonne heure, au moins... je paierais double pour avoir un camarade avec qui je puisse trinquer.

GUILLAUME, *buvant.*

Qu'à cela ne tienne. Vous m'inspirez trop d'affection pour que je ne vous fasse pas payer double.

Il rit.

FRÉDÉRIC.

Voyez-vous ça! vous m'avez l'air d'un gaillard!... allons, pour la dernière, cette bouteille de vin de Hougrie, que j'ai demandée.

GUILLAUME, *la tirant de dessous la table.*

La voici: je l'avais mise en réserve, car mon auberge est au pillage. Ah ça, mon brave, avez-vous encore beaucoup de chemin à faire?

FRÉDÉRIC.

Six lieues tout au plus; j'espère arriver pour dîner à Martinsberg.

GUILLAUME.

Au rocher de Martinsberg! je connais ce pays-là; vous allez sans doute retrouver votre famille?

FRÉDÉRIC, *riant.*

Ma famille... ma foi, je serais bien embarrassé de la trouver.

GUILLAUME.

Pourquoi donc?

FRÉDÉRIC.

C'est que je n'en ai jamais eu. Je suis un enfant du hasard; je ne me connais ni pareuts ni fortune. Le jour de ma naissance, je fus trouvé dans un bois, en Bavière. Une bonne, une excellente femme qui habitait le village de Lausbourg, me trouva gentil; il y a long-temps de cela. Elle me prit avec elle, me nomma Frédéric, me nourrit, m'éleva jusqu'à ce que je fusse en état de porter les armes... Respectable Maria! tu fus pour moi des parents, une famille, une mère... je ne t'oublierai jamais.

GUILLAUME.

Sans doute... mais pardon de mon indiscrétion.

FRÉDÉRIC.

De l'indiscrétion! ah! vous ne me connaissez pas encore, je le vois. Je

n'ai de secret pour personne, moi... je conte mes affaires à tout le monde... écoutez donc... c'est bien naturel. Je n'ai pas perdu l'espoir de retrouver mes parents. Le hasard peut me mettre en face de mon père, sans que nous nous en doutions ni l'un ni l'autre. Il faut bien que je donne à ce brave homme les moyens de me reconnaître... aussi, depuis huit ans que je cours le monde, le fusil et le sac sur l'épaule, je n'ai pas rencontré de figure respectable, là, de beaux cheveux blancs, que je n'aie dit : c'est peut-être mon père... Filons la reconnaissance. Mais j'ai du malheur; mes reconnaissances ne prennent pas du tout... personne ne veut-être mon père. Je n'en suis pas plus triste pour ça, au surplus. Je me suis fait soldat par goût et par nécessité. Je me suis bien battu en Bohême, en Moravie. Ma conduite m'a mérité l'estime de mes chefs, et avec cet habit-là, du courage et de l'honneur, on peut être le fils de tout le monde. Vienne ensuite paysan, grand seigneur, fermier, ou prince, qui me dise : je suis ton père. Je lui répondrai : me voilà, embrassons-nous : présentez-moi à la famille, et dites-moi comment je m'appelle.

GUILLAUME.

Parbleu! voilà de la philosophie, et votre gaîté m'enchante. Mais, qu'allez-vous faire à Martinsberg?

FRÉDÉRIC.

Ah! c'est là le plus beau de mon histoire : quand j'étais en nourrice à Lansbourg, j'avais pour sœur-de-lait la petite Anna; cette jolie fille ne m'a jamais oublié; elle a quitté la Bavière pour venir dans le Tyrol, et j'ai reçu d'elle une lettre d'un style tout mystérieux, qui m'a fait mettre en route sur-le-champ. A l'entendre, pendant l'absence de son mari...

GUILLAUME.

Le brave Hermann, qui est allé à Vienne?

FRÉDÉRIC.

C'est ça.

GUILLAUME.

Je le connais beaucoup.

FRÉDÉRIC.

Elle a fait, à ce qu'il paraît, des découvertes superbes qui me concernent... elle me parle de mes parents, de destinée brillante... Alors j'ai demandé vite un congé à mon colonel, pour venir embrasser ma sœur-de-lait, offrir ma main à la petite Lisbeth que j'adorais il y a un an à Inspruk où j'étais en garnison, et m'assurer si par hasard je ne serais pas le fils du roi.

GUILLAUME, *buvant.*

Diable !... à la santé de Sa Majesté.

FRÉDÉRIC.

C'est ça... et le Prince va se remettre en route, le sac sur le dos.

BUDNER, *à la cantonnade.*

C'est bon. Attendez-moi là, je n'ai qu'un mot à dire à Guillaume.

FRÉDÉRIC, *écoutant.*

Qu'est-ce que c'est?

GUILLAUME.

C'est M. Budner, un officier autrichien qui vient inspecter nos places-fortes. A propos de cela, vos papiers sont en règle?

FRÉDÉRIC.

Oui. Pourquoi donc ?

GUILLAUME.

Oh! c'est que M. Rudner est d'une sévérité... il voit des déserteurs partout.

FRÉDÉRIC.

Je n'ai rien à craindre, Dieu merci ; il peut m'inspecter tant qu'il voudra M. l'Inspecteur.

Il boit.

SCENE II.

Les Mêmes, RUDNER, *très important et très froid.*

RUDNER.

Ah ! Guillaume, ma valise et mon compte.

GUILLAUME.

Vous partez, mon officier ?

RUDNER.

Oui, j'ai visité No'bourg... j'ai dressé le plan des environs, et il faut que je sois à Kuffstein avant la nuit.

GUILLAUME, *écrivant.*

Nous disons trois jours... à six rixdallers... le déjeuner de ce matin...

FRÉDÉRIC, *se levant, saluant et buvant.*

A votre santé, mon officier.

RUDNER, *apercevant Frédéric.*

Ah ! ah! un soldat ! Merci, camarade ! d'où viens-tu ?

FRÉDÉRIC.

De Molwitz, mon officier... où mon corps est en cantonnement.

RUDNER.

Et tu vas ?

FRÉDÉRIC.

A Martinsberg.

GUILLAUME, *à part.*

Allons, voilà les interrogatoires qui commencent.

RUDNER.

Tu as une permission ?

FRÉDÉRIC.

Parbleu ! je n'irais pas m'exposer...

RUDNER.

Tes papiers ?

FRÉDÉRIC.

Oh ! mon congé est en bonne forme.

RUDNER, *avec impatience.*

Tes papiers, te dis-je !

FRÉDÉRIC.

Les voilà, mon officier, les voilà ; ne nous fâchons pas.

Il lui donne des papiers.

GUILLAUME, *de l'autre côté.*

M. Rudner, voici le petit compte.

RUDNER, *lisant.*

Un moment. (*A Frédéric.*) Ton congé n'est pas signé du colonel.

FRÉDÉRIC.

C'est possible... il était absent; mais le major suffit, je pense?

RUDNER.

Cela ne vaut rien.

FRÉDÉRIC et GUILLAUME.

Comment, cela ne vaut rien?

RUDNER.

Rien absolument. Ton congé ne commence à courir que du 25 : nous ne sommes qu'au 22, et tu es en route depuis plusieurs jours.

FRÉDÉRIC.

Ah! c'est vrai. Je m'en vais vous expliquer comment... Le major m'avait expédié ma permission pour le 25, mais la lettre que j'avais reçue de Martinsberg était si pressante que . . . D'ailleurs, mon capitaine a pris sur lui...

RUDNER, *brusquement.*

Ton capitaine a pris sur lui... Je ne suis pas la dupe de ces histoires-là.

FRÉDÉRIC.

Comment, mon officier...

RUDNER.

Allons, tu vas me suivre.

FRÉDÉRIC.

Vous suivre; où donc?

RUDNER.

Eh! parbleu, en prison.

FRÉDÉRIC.

En prison!... ah! ça, pas de mauvaise plaisanterie, je vous en prie. Est-ce que vous me prenez pour un deserteur?

RUDNER.

Tu feras tes observations au commandant de Kuffstein.

GUILLAUME.

Mais, M. Rudner...

RUDNER.

Silence!

FRÉDÉRIC, *s'échauffant.*

Vous ne voulez pas entendre...

RUDNER.

Paix!

FRÉDÉRIC.

Eh! morbleu, cela vous est bien facile à dire... Paix! silence! Je suis connu... que diable!... toute l'armée peut rendre témoignage de ma bonne conduite; vous-même, mon officier, est-ce que vous ne vous souvenez pas de ce petit tambour qui se distingua à la bataille de Prague? c'était moi

RUDNER.

La bataille de Prague!... je n'y étais pas.

FRÉDÉRIC.

Et ce drapeau que j'enlevai au combat de Ratisbonne.

RUDNER.

Ratisbonne.... je n'y étais pas.

FRÉDÉRIC.

Et ce canon que j'enclouai au siége de Munich.

RUDNER.

A Munich !... je n'y étais pas.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Allons, c'est un de ces braves qui sont partout où l'on ne se bat pas, et qui parlent de gloire plus haut que les autres. (*Haut.*) Comment, mon officier, j'ai mon congé, une permission verbale de mon capitaine... je suis presque au terme de mon voyage, et quand je me fais une fête d'embrasser, aujourd'hui-même, mes amis... vous allez me contraindre de rebrousser chemin, me renvoyer à Kuffstein?

RUDNER.

Obéis, ou corbleu!...

FRÉDÉRIC, *élevant la voix.*

Ah! c'est que j'ai une mauvaise tête aussi : prenez garde, je ne suis qu'un soldat; mais quand j'ai le bon droit pour moi, je tiendrais tête à l'empereur lui-même; je lui ferais entendre raison... Oh! là-dessus, je suis la perle des entêtés.

RUDNER.

Prépare-toi à partir sur-le-champ... marche.

FRÉDÉRIC, *riant.*

Je ne suis pas en ligne, je n'obéis pas au commandement.

RUDNER, *allant vers le fond.*

Tu veux résister?

FRÉDÉRIC, *cherchant la lettre de sa sœur.*

Mais je vous dis qu'on m'attend pour des affaires de famille. Tenez, M. Guillaume, voyez, vous-même, si je puis m'amuser en route.

GUILLAUME, *prenant la lettre.*

Au fait, mon officier, il me semble...

RUDNER, *appelant.*

A moi, brigadier!

FRÉDÉRIC.

Ah! je suis perdu, s'il a un corps d'armée à ses ordres.

SCÈNE III.

Les Mêmes, un Brigadier, et quatre Cavaliers.

FRÉDÉRIC.

Dieu me pardonne, quatre hommes! voilà toute la garnison sur pied.

RUDNER, *à ses gens.*

Emparez-vous de ce soldat.

GUILLAUME.

Mais il n'y a pas de prison dans le village.

FRÉDÉRIC.

Vous l'entendez, mon officier, il n'y a pas de prison.

RUDNER.

N'importe. Qu'on l'enferme dans la grange, en attendant que j'aie fait préparer l'escorte qui doit le conduire à Kuffstein.

FRÉDÉRIC.

C'est une horreur !... Hé bien, mon cher Guillaume, vous voyez comme on traite Sa Majesté. (*On le place entre les quatre Cavaliers.*) Ah! mon Dieu! quel appareil! on ne m'a jamais conduit avec tant de cérémonie.

GUILLAUME, *à Frédéric.*

Vous avez oublié...

FRÉDÉRIC.

D'achever la bouteille... Un moment, Messieurs.

GUILLAUME.

Non; vous avez oublié de la payer.

FRÉDÉRIC.

Ah! mon ami, n'augmente pas ma douleur, ne me parle pas de ça. Occupe-toi plutôt des moyens de me tirer des griffes du commandant. (*Aux soldats qui le pressent.*) Je vous suis, camarades, je vous suis. Mille cartouches, je me pends si je n'arrive pas aujourd'hui à Martinsberg.

GUILLAUME.

Eh bien! il ne me paie pas. (*A Rudner.*) Mon officier... le petit compte...

RUDNER, *suivant Frédéric.*

C'est bon, c'est bon. Je reviendrai... le devoir avant tout.

Ils sortent.

SCÈNE IV.

GUILLAUME, *seul.*

Le devoir avant tout... Ce pauvre Frédéric... sa situation m'attendrit... oui... tout me parle en sa faveur... Chut, on ouvre la porte de l'appartement de M. le Comte.

SCÈNE V.

GUILLAUME, ZANETTO, *sort de l'appartement du Comte. Il est vêtu en livrée de voyage.*

ZANETTO.

Ah çà! M. l'Aubergiste, avez-vous perdu la tête de nous loger auprès d'un corps-de-garde? depuis une heure, ce sont des cris, des juremens... Madame la Comtesse voulait reposer, et je suis sûr qu'elle n'a pas fermé l'œil.

GUILLAUME.

J'en suis désolé, Monsieur; mais si vous saviez ce qui m'arrive....

ZANETTO.

Quoi donc? Est-ce que votre auberge est prise d'assaut?

GUILLAUME.

Pas tout-à-fait... Mais un jeune homme, un pauvre soldat que l'on vient d'arrêter chez moi pour une misère... Cela me navre le cœur.

ZANETTO.

Un soldat... un déserteur, sans doute?

GUILLAUME.

Mon Dieu non... c'est un excellent sujet... Il allait retrouver des amis qui lui tiennent lieu de famille... Voyez plutôt; voi'à une lettre de sa sœur-de-lait, qu'il m'a laissée... Ça vous arracherait des larmes!... Ces pauvres enfants vont être au désespoir... Vous qui êtes si bon, si obligeant, Monsieur... comment vous nommez-vous?

ZANETTO.

Zanetto.

GUILLAUME.

M. Zanetto... Oh! je suis sûr que si vous en disiez un mot à M. le Comte, il ferait entendre raison à ce maudit officier.

ZANETTO.

Voyons donc cette lettre.

GUILLAUME, *la lui donnant.*

La voilà.

ZANETTO.

Vous prenez chaudement ses intérêts.

GUILLAUME.

Je ne m'en cache pas... vu, surtout qu'il n'a pas eu le temps de solder son petit compte, et...

ZANETTO, *jetant les yeux sur la lettre.*

Ah! j'entends. (*Lisant.*) « Mon cher Frédéric... Signée Anna, femme Hermann. » (*Frappé.*) Frédéric!... Ah! il s'appelle Frédéric?

GUILLAUME.

Oui, M. Zanetto.

ZANETTO, *occupé d'une idée, et parcourant la lettre.*

Et vous dites qu'il est jeune?

GUILLAUME.

Vingt-deux ans tout au plus.

ZANETTO, *à part, lisant.*

Vingt-deux ans...

GUILLAUME.

Une physionomie ouverte... un air de bonté, de gaîté.

ZANETTO, *à part.*

Cette lettre... Eh! mais, si c'était lui...

GUILLAUME.

Il vous intéresse aussi, n'est-ce pas?

ZANETTO.

Beaucoup.

GUILLAUME, *vivement.*

Et vous parlerez pour lui à M. le Comte?

ZANETTO.

A l'instant même.

GUILLAUME.

Ah! vous êtes un brave homme!

ZANETTO, *à part.*

Serait-il possible ?... Oui, le nom, l'âge... Contenons-nous devant cet homme, et instruisons le Comte et la Comtesse. (*Haut.*) Mon ami, laissez-moi, je vais voir ce que je peux faire pour lui.

GUILLAUME.

Grand merci. Je vais lui porter cette bonne nouvelle. (*A part.*) Je serai payé.

Il sort.

SCENE VI.

ZANETTO, *seul.*

Oui... Frédéric... vingt-deux ans... le nom d'Hermann... Oh ! quel trait de lumière !... hâtons-nous de faire part de ma découverte...

On entend appeler Zanetto, Zanetto. *On ouvre la porte.*

ZANETTO.

Les voilà !

SCENE VII.

LE COMTE, LA COMTESSE, ZANETTO.

Le Comte et la Comtesse sont tous deux en négligé de voyage.

LA COMTESSE.

Tout est-il disposé pour notre départ ?

ZANETTO, *agité.*

Pour le départ... il s'agit bien de cela ! nous restons, madame la Comtesse.

LA COMTESSE.

Que dis-tu ? pourquoi cette agitation ?

ZANETTO.

Si vous saviez ce que le hasard vient de faire tomber entre mes mains.

LE COMTE.

Explique-toi.

ZANETTO.

Attendez... (*Il regarde au fond comme craignant d'être surpris.*) Ce Frédéric...

LA COMTESSE.

Frédéric !

LE COMTE, *troublé.*

Mon neveu !

ZANETTO, *rapidement.*

Chut !... Oui, ce neveu, dont l'existence pouvait compromettre vos intérêts.... ce Frédéric, dont vous possédez aujourd'hui les titres, les biens et le nom, ce Frédéric qui ignore sa naissance, et qui peut, en reparaissant, faire écrouler vos projets d'ambition et vous déshonorer... il est ici.

LE COMTE et LA COMTESSE.

Ici !

ZANETTO.

J'en suis sûr.

LA COMTESSE.

Grand Dieu !

LE COMTE.

Mais quelle preuve ?...

ZANETTO.

Je n'en veux pas d'autre qu'une lettre...

LA COMTESSE.

Une lettre! et de qui?

ZANETTO.

D'une certaine Anna, femme du fils d'Hermann, et compagne d'enfance de votre neveu.

LA COMTESSE.

Est-il possible?

ZANETTO.

Lisez.

La Comtesse et le Comte parcourent la lettre avec vivacité.

LE COMTE, *lisant.*

« Mon cher Frédéric,

» Depuis que nous avons quitté Lansbourg pour venir à Martinsberg, » par des motifs que mon mari n'a jamais voulu me confier, Hermann » s'occupe du commerce, et fait de fréquentes absences. » (*S'interrompant.*) Hermann !... Lansbourg !... Plus de doute, ce sont eux.

ZANETTO.

Mes pressentiments ne me trompent jamais. Continuez, continuez.

LA COMTESSE, *continuant.*

« Mon mari est à Vienne depuis quelque temps; j'attends son retour » avec impatience, afin de lui montrer des papiers que j'ai découverts, » et que je crois bien importants pour ton bonheur. »

LE COMTE, *vivement.*

Des papiers! (*Il continue.*) « Viens vite à Martinsberg, et instruis» nous du jour de ton arrivée. »

LA COMTESSE, *continuant.*

« Tu n'as pas un moment à perdre... Il s'agit peut-être d'un change» ment complet de destinée pour toi. »

LE COMTE, *continuant.*

« Viens, mon cher Frédéric; ta sœur se croira la plus heureuse des » femmes, si elle peut contribuer à te rendre de nobles parents, un rang » illustre, une fortune qu'on a voulu te ravir. »

TOUS DEUX.

C'est lui!

ZANETTO, *les contenant.*

Plus bas! on pourrait vous entendre.

LA COMTESSE.

Zanetto... il est ici?

ZANETTO.

Oui, Madame.

LA COMTESSE.

Tu l'as vu!

ZANETTO.

Non, fort heureusement pour vous, un officier autrichien vient de le faire arrêter; il est soldat, et son congé ne se trouve pas en règle. Sans cet incident favorable, Frédéric arrivait aujourd'hui à Martinsberg, s'emparait des papiers qui constatent ses droits, et vous étiez perdus.

LE COMTE.

Des papiers!......

ZANETTO.

Sans doute les lettres que vous écriviez au vieil Hermann?

LE COMTE.

Il m'a juré plusieurs fois qu'il les avait anéanties.

ZANETTO.

Avez-vous eu la preuve qu'il l'ait fait?

LE COMTE.

Non, j'ai voulu m'en assurer.. Aussitôt après la mort de mon frère, et après m'être mis en possession de ses biens, j'ai couru à Lansbourg... Hermann n'était plus, son fils avait disparu, et personne ne put m'indiquer l'asile qu'il avait choisi... serait-il possible en effet qu'Hermann m'eût trahi, et que mes lettres....

ZANETTO.

Il les a conservées, M. le Comte; j'en juge par moi-même. On ne se défait pas si légèrement d'un semblable trésor.

LA COMTESSE.

D'un trésor.

ZANETTO.

Oui, Madame. Hermann avait trop de bon sens pour ne pas comprendre l'importance de ces papiers... il tenait sa fortune dans ses mains; il voulait vous obliger, quand Frédéric aurait atteint sa majorité, à payer son silence, ou vous faire craindre de voir votre crime dévoilé.

LE COMTE, *offensé*.

Mon crime!

LA COMTESSE.

Zanetto!

ZANETTO.

Mon Dieu, ne disputons pas sur les mots. Je sais fort bien qu'en enlevant le jeune Frédéric à son père, et produisant les preuves de sa mort, M. le Comte n'a cédé qu'à des motifs d'ambition, qui font tout pardonner aux grands. Je sais que, vous, Mad. la Comtesse, vous n'avez conseillé cette violence que pour appeler sur votre époux et votre fils les distinctions, les honneurs et la fortune destinés à votre neveu. Je suis loin, moi, de vous en faire un crime... mais le monde est si méchant; il voit tout de travers, et s'il connaissait un jour les détails de cette affaire, je suis sûr que, tout grand seigneur que vous êtes, il serait capable de vous gratifier de certaines épithètes qui ne vont pas très bien avec les habits brodés, et qui conviennent tout au plus à des héros de ma trempe.

LE COMTE.

Tu me fais frémir!

LA COMTESSE.

Quel parti prendre?

ZANETTO.

Profitons du moment où nous sommes seuls pour nous bien concerter. Arrêtons notre plan, convenons de nos rôles, et nous pourrons encore conjurer l'orage qui vous menace.

LA COMTESSE, *vivement.*

Mon cher Zanetto, si tu parviens à enlever ces papiers avant que Frédéric les ait vus, tu peux tout espérer de nous... notre reconnaissance...

ZANETTO.

Votre reconnaissance...

LE COMTE.

Deux mille ducats... aujourd'hui-même.

ZANETTO.

Deux mille ducats!... J'accepte votre reconnaissance à ce prix-là . . . Voyons!.. les moments sont précieux... notre jeune homme est arrêté... le laisser conduire à Kuffstein...

LE COMTE.

Ce serait une imprudence.

LA COMTESSE.

Sa sœur viendrait sans doute le réclamer, et publier les preuves de sa naissance.

ZANETTO.

C'est juste. Il faut d'abord le tirer des mains de l'officier.

LE COMTE.

Je m'en charge. Zanetto, tu vas le prévenir que je l'attends ici.

ZANETTO, *cherchant.*

Oui, M. le Comte... mais ensuite?

LA COMTESSE.

Il faut nous emparer de Frédéric, rechercher sa confiance, ne plus le quitter un seul instant, le suivre à Martinsberg, découvrir adroitement où sont renfermées ces malheureuses lettres, et nous en rendre maîtres à tout prix.

LE COMTE.

Mais comment?

LA COMTESSE.

En lui offrant nos services.

ZANETTO, *vivement.*

Non pas, non pas... Votre nom, votre suite... tout cela effaroucherait la famille, et pourrait éveiller les soupçons de Frédéric lui-même. Attendez... oui, c'est cela... ce déguisement peut assurer notre succès... Vous sentez-vous capables d'oublier un instant votre rang, de prendre un costume misérable?

LE COMTE.

Un costume misérable... que veux-tu dire?

ZANETTO.

Oui, j'ai précisément remarqué dans la cour un pauvre porte-balle et

sa femme qui viennent d'arriver, et qui paraissent assez malheureux; c'est bien ce qu'il nous faudrait.

LA COMTESSE.

Je t'entends.

LE COMTE.

Quoi! tu voudrais...

ZANETTO.

Mon plan est arrêté; Frédéric, maintenant, ne peut nous échapper. Je me charge de vous procurer tout ce qu'il vous faut pour votre déguisement. D'abord, je vous envoie l'officier; vous obtenez la liberté de notre jeune homme; ensuite vous vous habillez en porte-balles : pendant ce temps je fais partir vos équipages et vos gens pour Munich... On vous croira bien loin, et vous échapperez ainsi aux remercîments de votre neveu. Une fois travestis vous montez dans la modeste carriole; vous vous dirigez vers Martinsberg; Frédéric vous rencontre; la conversation s'engage... vous arrivez ensemble... il vous offre de vous reposer; vous cédez. On vous fête, on vous accueille; nous agissons de concert... nous découvrons les papiers, nous les enlevons; vous me comptez les deux mille ducats; nous partons; vous êtes sauvés; Frédéric voit s'évanouir toutes ses espérances de grandeur et de fortune; il reprend le sac de soldat, et va se faire tuer... où il voudra: le reste ne nous regarde plus.

LE COMTE.

Ce projet peut compromettre... si quelqu'un nous reconnaissait.

ZANETTO.

Bon! dans un désert... au rocher de Martinsberg.

LA COMTESSE.

Il n'y a pas à balancer.

LE COMTE.

Mais toi, Zanetto, que feras-tu?

ZANETTO.

Moi... je vous suis... Ah! diable! non, je ne peux pas vous suivre en qualité de domestique; un porte-balle n'a pas beaucoup de valets de chambre... J'y suis.

LE COMTE.

Comment?

ZANETTO.

J'ai mon rôle.

LA COMTESSE.

Quel rôle?

ZANETTO.

Je suis le père de Frédéric.

LE COMTE.

Toi?

ZANETTO.

Eh parbleu! tout comme un autre. Je vous suivrai de loin, et si par hasard on avait déjà ébloui Frédéric par quelques brillants aveux, j'arrive au premier moment favorable... Je sais toute l'histoire de Frédéric sur le bout de mon doigt. Nous avons une partie de la correspondance d'Hermann, je le réclame comme mon enfant... mes larmes, ma joie, mon délire paternel, rendent mes droits vraisemblables; je m'empare de mon fils, je

l'emmène, et une fois le jeune homme entre mes mains, vous pouvez être tranquilles sur son compte; il ne vous inquiétera plus.

LE COMTE.

Pas de parti violent... songe, Zanetto...

ZANETTO.

Eh! non, M. le Comte... soyez donc en repos. Eh bien, consentez-vous?

LE COMTE, *avec effort.*

Il le faut bien : je n'ai plus que ce parti.

ZANETTO.

Fort bien. Dépêchons-nous d'agir.

LA COMTESSE.

Avertis l'officier.

ZANETTO.

Sur-le-champ.

LE COMTE.

Fais tout disposer pour notre départ supposé.

ZANETTO.

Dans un moment, votre voiture sera sur la route de Munich.

LA COMTESSE.

Le plus profond secret!

LE COMTE.

Gagne le porte-balle.

ZANETTO.

Je m'empare de la carriole.

LA COMTESSE.

Les habits.

ZANETTO.

Vous les aurez dans l'instant. Surtout que l'aubergiste et Frédéric ne puissent vous entrevoir.

Il sort en courant.

SCENE VIII.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE, *abîmé dans ses réflexions.*

Frédéric en ces lieux! Frédéric, au moment de découvrir le secret de sa naissance, de me vouer à la honte, au déshonneur!... Grand Dieu! je puis à peine rassembler mes idées!

LA COMTESSE.

Je vous l'avais prédit, M. le Comte... votre faiblesse, votre hésitation, ont pensé nous perdre sans retour, nous enlever le fruit de nos soins et des dangers auxquels nous nous sommes exposés... Si vous aviez suivi mes conseils... si vous n'aviez pas ordonné à cet Hermann d'abandonner seulement Frédéric...

LE COMTE.

Suivre vos conseils, Madame! y pensez-vous? devais-je sacrifier un

enfant... mon neveu?... n'était-ce pas assez de lui avoir ravi son état, son nom, sa fortune, pour nous approprier ses dépouilles?... n'était-ce pas assez d'empoisonner les derniers jours de mon malheureux frère en lui enlevant un fils qu'il adorait?... Ah! de combien de tourments mon crime n'a-t-il pas été suivi!... Ce titre de comte de Valberg qui ne m'était point dû... ces honneurs, ces richesses, pourront-ils jamais adoucir l'amertume de mes souvenirs?... Au milieu de la cour, je tremble à chaque instant qu'une lumière terrible ne revele mes fautes... Partout je crois rencontrer des accusateurs... Et maintenant que je sais Fréderic près de moi, si je m'en croyais, j'irais tout avouer.

LA COMTESSE, *avec un mouvement.*

Que dites-vous?

LE COMTE.

Ma raison s'égare!... qu'allons-nous faire, juste ciel?

LA COMTESSE.

Eh! quoi! vous pouvez encore hésiter, lorsque tout vous annonce notre chute et la destruction de nos plus chères espérances? Voulez-vous donc consommer vous-même la perte de votre famille, et nous livrer au juste ressentiment de Fréderic?

LE COMTE, *troublé.*

Je l'ai trop mérité.

LA COMTESSE.

Je ne vous parle pas de moi.... mais vous, Valberg, mais notre Alfred, notre fils pour qui nous avons tout sacrifié...

LE COMTE.

Mon fils!....

LA COMTESSE.

Aurez-vous la barbarie de faire évanouir les espérances que nous avons fondées sur lui?... de le livrer en un moment à la misère, à l'opprobre?

LE COMTE.

L'opprobre, grand Dieu!

LA COMTESSE.

Pourquoi vous flatter? vous ne pouvez désormais restituer à votre neveu son nom, ses dignités, sans avouer votre crime, sans vous déshonorer aux yeux de toute l'Allemagne, et faire retomber sur Alfred le coup qui vous frappera... Dépouillé de vos titres, des honneurs que votre naissance et vos services vous ont mérités.... Banni de la cour, proscrit de l'Empire, flétri peut-être, par un arrêt infâmant, vous ne laisseriez à votre fils, pour tout héritage, que des regrets, le mépris général et un nom déshonoré.

LE COMTE.

Cette image affreuse... je ne puis la supporter!... Valberg avili! Valberg déshonoré! son fils méprisé!...

LA COMTESSE, *avec force.*

Non, notre perte ne s'accomplira pas! Cher Valberg, mon amour pour toi, ma tendresse pour mon fils, m'élèvent au-dessus de moi-même... Je me sens capable de tout pour déjouer les projets de nos ennemis et assurer notre triomphe.

LE COMTE, *agité*.

Il le faut... Oui, la crainte de l'infamie... je ne balance plus... Quel que soit le péril, je dois m'emparer de ces papiers, ensevelir notre secret dans un silence éternel... La nécessité m'y contraint; j'obéis.

LA COMTESSE.

Valberg, je ne te quitte pas... Je saurai te seconder. Mais, je t'en conjure, calme cette agitation qui pourrait nous trahir.

LE COMTE.

Zanetto ne revient pas... Si Fréderic était déjà parti!

LA COMTESSE.

On vient! c'est l'officier que tu as mandé... Encore une fois, calme cette agitation, et songe que le salut de tout ce qui t'est cher dépend de ton courage.

SCENE IX.

Les Mêmes, RUDNER, ZANETTO, un Brigadier.

RUDNER, *repoussant Zanetto qui a l'air de le prier.*

Eh! non, vous dis-je : je ne connais ni considérations, ni prières qui puissent me faire changer.

ZANETTO.

Quel entêté! Quand je vous dis, monsieur l'Officier, que le jeune Frédéric n'est pas coupable, et que mon maître vous en répond.

RUDNER.

Votre maître... votre maître...

ZANETTO.

C'est un Seigneur.

RUDNER, *brusquement.*

Et quand ce serait...

ZANETTO.

Le voilà.

LE COMTE, *avec douceur.*

Qu'est-ce donc, M. l'Officier?... Je m'attendais à plus de complaisance de votre part. J'ai desiré vous entretenir d'un jeune soldat auquel je m'intéresse, et que vous traitez avec une rigueur...

RUDNER, *toujours avec brusquerie.*

M. le Comte, je ne connais que mon devoir et la discipline militaire. Le soldat dont vous me parlez a quitté son corps sans une permission régulière, et je dois...

LE COMTE.

Un moment...

ZANETTO.

Le pauvre garçon s'est mis en route quelques jours trop tôt... Voyez le grand malheur?... Enfin il a un congé.

RUDNER.

N'importe... il va partir pour Kuffstein.

ZANETTO, *à part.*

Maudit homme!

TOUS.

Mais, Monsieur...

RUDNER.

Je n'écoute personne.

LE COMTE.

Je me flatte pourtant, Monsieur, que vous écouterez un Feld-Maréchal.

LA COMTESSE.

Et qu'il n'éprouvera pas un refus de vous.

RUDNER, *étourdi et avec respect.*

Un Feld-Maréchal.

ZANETTO, *bas.*

Membre du grand conseil!

RUDNER.

Ah! pardon, M. le Comte.... j'ignorais....

LE COMTE.

Il suffit.... J'ose espérer que vous ne me refuserez pas la grâce que je vous demande. Vous ne pouvez douter que la faute du jeune Fréderic ne soit involontaire.... Il est attendu par sa famille, et vous ne voudriez pas pour une bagatelle, le priver du bonheur qu'il se promet.

RUDNER.

Cependant, M. le Comte, la discipline militaire....

LE COMTE.

On ne doit pas frapper de peines sévères une erreur, l'oubli d'un moment.... et la faute de Fréderic mérite toute votre indulgence. Je vous demande sa liberté.

RUDNER.

M. le Comte....

LE COMTE.

Je prends tout sur moi.

LA COMTESSE.

Je joins mes instances à celles de M. le Comte.

RUDNER.

J'aurais mauvaise grâce à résister davantage. Je cède, M. le Comte.

ZANETTO.

Vivat!

RUDNER, *à son brigadier.*

Brigadier, allez chercher ce jeune soldat... qu'il vienne rendre grâces à M. le Comte et à Madame la Comtesse.

Le brigadier sort.

LE COMTE, *vivement.*

C'est inutile.

RUDNER.

Pardonnez-moi.

LA COMTESSE, *de même.*

Nous partons à l'instant, M. l'Officier.

RUDNER.

Vous ne pouvez vous dérober à ses remercîments.

LE COMTE.

Une affaire importante nous rappelle à Munich: nous ne saurions nous arrêter plus long-temps. Zanetto, ma voiture.

ZANETTO.

Elle est prête, M. le Comte, le postillon vous attend; j'ai payé l'aubergiste, ainsi quand vous voudrez.... (*Bas au Comte et à la Comtesse.*) Eh! vite! Frédéric va venir.... J'ai gagné le porte-bille; il est déja bien loin; la cariole est attelée; vos déguisements sont prêts.

LA COMTESSE.

Partons.

RUDNER, *voulant les suivre.*

Au moins, madame la Comtesse me permettra de l'accompagner?

LE COMTE, *l'arrêtant.*

Ce serait nous désobliger.... restez. M. le Major.

LA COMTESSE, *le saluant.*

Je ne perdrai pas le souvenir de ce que vous venez de faire pour nous.

ZANETTO, *bas.*

J'entends notre jeune homme. Sauvons-nous.

Ils sortent par le côté.

SCENE X.

RUDNER, FREDERIC, GUILLAUME, Le Brigadier, Gens de l'Auberge.

(*Ils entrent gaîment en entourant Frédéric.*)

FRÉDÉRIC.

Finissez donc, finissez donc.... ils vont m'étouffer à force de compliments... ne dirait-on pas que j'étais perdu sans ressources!... Ah! mon Officier, vous me permettez donc de continuer ma route.

RUDNER.

Tu ne le mériterais pas... et si je n'avais écouté que la rigueur des ordonnances...

FRÉDÉRIC.

Ah! bah!... tenez, mon Officier, je n'ai pas de rancune, imitez-moi.... Vous m'avez retardé d'une bonne heure au moins... Hé bien, je ne vous en veux pas.... j'ai fait comme si j'avais manqué à l'appel... de petits arrêts forcés.... j'y suis accoutumé au régiment.... de temps en temps je faisais un tour à la salle de discipline.... jamais rien de sérieux, au moins... mais quand on a une tête qui ne vaut rien, une mémoire qui ne vaut guère mieux, on paie tout cela.

RUDNER, *souriant.*

Au fond, tu me parais un bon vivant... une autre fois, tâche d'avoir un congé mieux en forme.... tu peux partir.

FRÉDÉRIC.

Partir?.... Oh! que non. Il faut que je voie le brave seigneur qui m'a servi si généreusement, et sans me connaître.... Je dois le remercier.

On entend derrière la coulisse le bruit d'une voiture de poste qui s'éloigne.

FRÉDÉRIC.

Qu'entends-je?

BUDNER.

C'est ton libérateur qui part pour Munich.

FRÉDÉRIC.

Quoi! déjà?

GUILLAUME, *regardant.*

Ah! pardi! ils vont un train!....

FRÉDÉRIC.

C'est jouer de malheur! j'aurais été si content de lui témoigner ma reconnaissance!

RUDNER.

Garde tes remercîments pour une autre occasion. Adieu.

FRÉDÉRIC.

Bon voyage, mon Officier : bien des choses au commandant de Kuffstein.

RUDNER.

Ah! tu fais le plaisant! Ne t'avise pas toujours de t'écarter de ton chemin.

FRÉDÉRIC, *gaîment.*

Il n'y a pas de risque.... Si je rencontrais encore quelque M. Rudner, je n'arriverais pas d'un mois à ma destination.

Rudner sort, suivi de ses gens.

SCENE XI.

FREDERIC, GUILLAUME.

GUILLAUME.

Ma foi, mon ami, vous l'échappez belle. Ah! ça, maintenant, je vous conseille de continuer votre route. Vous m'avez payé, nous sommes quittes, et M. Rudner pourrait bien changer d'avis.

FRÉDÉRIC, *prenant son sac.*

Diable? vous avez raison. Voyons un peu mon sac... ma bourse... ma bourse... ah! ah! elle est vide.

GUILLAUME.

Vide, absolument.

FRÉDÉRIC.

Absolument... Ah! j'y suis fait... elle est presque toujours comme ça; cependant, ça vient bien mal à propos dans ce moment-ci.

GUILLAUME.

Bon, vous n'avez plus que six lieues à faire.

FRÉDÉRIC.

C'est vrai, mais je suis harassé... j'ai fait des marches forcées... je comptais louer un cheval... Ah! pardi, vous allez me rendre ce service-là.

GUILLAUME, *à part.*

Lui louer, quand sa bourse est vide! non pas, non pas. (*Haut.*) Je suis désolé, mon ami, mais je n'ai pas de chevaux.

FRÉDÉRIC.

Ah! bien une mule, un âne, tout ce que vous voudrez; je n'y tiens pas... pourvu qu'il puisse me porter.

GUILLAUME.

Ah! mon Dieu, je n'en ai pas davantage.

FRÉDÉRIC.

Comment? pas même un petit âne d'occasion? C'est égal; il y a moyen de tout arranger... je suis l'homme aux expédients, moi... Ecoutez... Je viens de vous payer ma dépense...

GUILLAUME, *à part*.

Est-ce qu'il voudrait m'emprunter, à présent? (*Il feint d'être appelé.*) On y va.

FRÉDÉRIC.

Vous êtes un brave homme, généreux, obligeant... Vous allez me prêter mon argent, et dans tout le village ce serait bien le diable, si je ne trouvais pas... *Guillaume sort.*

SCENE XII.

FRÉDÉRIC, *seul.*

Hé bien, où est-il donc? Comment? (*Appelant.*) M. Guillaume? Oh! le drôle de corps! il se sauve aussitôt que je lui parle de me prêter... Au fait, il a raison; mon équipage ne doit pas lui inspirer beaucoup de confiance. Je tombe de fatigue. J'aurais été si bien sur mon cheval, où derrière un fourgon. Allons, il faut se résigner... Partons toujours... J'arriverai quand il plaira à Dieu.

Il prend son sac, et se dispose à sortir.

SCÈNE XIII.

FRÉDÉRIC, LE COMTE, LA COMTESSE.

Ils sont déguisés en porte-balles. La petite carriole paraît dans la cour. Le Comte et la Comtesse entrent de côté, chargés de différents paquets que la Comtesse place sur la carriole.

LE COMTE, *avec un grand chapeau rabattu sur la tête, et un manteau sous le bras.*

En route, femme, en route... Nous devrions déjà être au bas de Tervis.

FRÉDÉRIC, *s'arrêtant*

De Tervis! eh! mais c'est mon chemin.

LA COMTESSE, *plaçant les paquets.*

Un moment. Attends-donc que je replace tous ces ballots sur la carriole

FRÉDÉRIC, *au Comte.*

Sur la carriole... Dites-donc, dites donc, brave homme?

LE COMTE, *se retournant.*

Qu'est-ce qu'il y a, M. le Soldat?

FRÉDÉRIC.

Vous parlez de Tervis... est-ce que vous allez de ce côté là?

LE COMTE.

Dam, c'est notre chemin pour arriver à Landek, où notre petit commerce nous appelle. Tervis, Martinsberg, Inspruck...

FRÉDÉRIC.

Martinsberg!.. Vous passez à Martinsberg?

LA COMTESSE.

Sans doute... nous devons même y séjourner.

FRÉDÉRIC.

Ah! que c'est heureux! Ma foi, mes bons amis, vous allez me tirer d'un cruel embarras. Tel que vous me voyez, je vais aussi a Martinsberg. Malheureusement je ne connais pas le pays. Je comptais prendre ici un cheval pour me porter et un guide pour me conduire, car on dit que ces rochers de St.-Martin, c'est pis qu'un labyrinthe.

LE COMTE.

Hé bien?

FRÉDÉRIC.

Eh bien, mon camarade, je vous avouerai que notre hôte, le meilleur homme du monde, m'a débarrassé de tout mon argent.

LA COMTESSE.

Pauvre garçon!

LE COMTE.

Et vous ne savez comment continuer votre chemin?

FRÉDÉRIC.

Ma foi, non... Depuis que je vous ai rencontrés... Vous allez me trouver sans façon... Vous avez une figure d'honnête homme... Et vous Madame, un air de bonté... Il faut s'aider entre pauvre gens.

LE COMTE.

Certainement. Que puis-je faire pour vous?

FRÉDÉRIC.

Me donner une place dans votre carriole.

LA COMTESSE, *avec joie.*

Bien volontiers. (*A part.*) Il se livre lui-même.

LE COMTE.

C'est dit : nous partons ensemble.

FRÉDÉRIC, *gaîment.*

A la bonne heure, voilà des gens comme je les aime. Je ne vous gênerai pas, allez... là, derrière votre voiture... un petit coin pour mon sac, moi et mon sabre.

LE COMTE.

Allons donc, nous gêner!.. vous plaisantez... vous ne savez pas le plaisir que vous nous faites. Nous ne vous quitterons plus que vous ne soyiez au milieu de votre famille; et même si vous avez besoin d'argent... je n'en ai pas beaucoup, mais ma bourse est à votre service.

FRÉDÉRIC.

Grand merci. Je vous rendrai tout cela, je l'espère, mes bons amis. D'abord vous logerez chez nous; je vous présenterai à ma sœur de lait, à son mari, à ma chère petite Lisbeth... Et si mes espérances se réalisaient... que sait-on? je pourrais peut-être vous être utile à mon tour.

LA COMTESSE, *avec curiosité.*

Est-ce que vous allez recueillir un héritage.

FRÉDÉRIC, *riant.*

Ça se pourrait bien.

LE COMTE.

Vraiment?

FRÉDÉRIC.

Je vous conterai cela en chemin. Partons.

LE COMTE.

Oui, partons.

Frédéric va placer son sabre et son sac sur la carriole. Pendant ce temps, Zanetto enveloppé dans son manteau paraît.

SCENE XIV.

Les Mêmes, ZANETTO.

ZANETTO, *bas au Comte.*

Comment, encore ici? je vous croyais bien loin.

LE COMTE, *bas.*

Chut! il part avec nous.

ZANETTO, *bas.*

A merveille! Je me fais suivre à tout événement par deux de vos gens les plus dévoués... Vénitiens comme moi... nous pourrons en avoir besoin. Tâchez de gagner sa confiance, de savoir où sont les papiers, et je réponds de la victoire. On vient: prenez garde qu'on ne vous reconnaisse.

Il se retire de côté; le Comte baisse son chapeau et s'enveloppe dans son manteau.

SCENE XV.

Les Mêmes, GUILLAUME, Voyageurs avec leurs paquets, Garçons et Filles d'auberge.

GUILLAUME, *aux voyageurs.*

Bon voyage, Messieurs, bon voyage; ne m'oubliez pas quand vous repasserez.

FRÉDÉRIC, *au-dessus de la carriole.*

Une bonne santé, camarade.

GUILLAUME.

Eh! c'est ce cher Frédéric... il est là comme un Prince. (*Il lui tend la main.*) Bon voyage, bon voyage. Prenez garde de verser.

La Comtesse s'est déjà placée sur la carriole. Frédéric est couché sur les paquets. Le Comte conduit le cheval. Tous les gens de l'auberge sont dans le fond avec Guillaume, et les regardent partir; Zanetto est sur le devant de la scène.

ZANETTO, *à part.*

Nous le tenons. Courons retrouver mes gens, et me préparer à la reconnaissance paternelle.

La carriole part. Le Comte et Zanetto se font des signes d'intelligence.

La toile tombe.

Fin du premier acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente une riche vallée ; divers chemins à droite et à gauche taillés dans un petit bois ; sur le devant, un berceau formé naturellement par un bouquet d'arbres.

SCENE PREMIERE.

LISBETH, *appelle.*

Paul ! Paul ! viendras-tu ?... du courage, mon petit Paul... C'est qu'il a fait une grande lieue, ce pauvre enfant ! Oh ! oui, de Martinsberg jusqu'à Tervis, il y a une grande lieue. . moi, je ne m'en suis pas aperçue. Je vais au devant de mon cher Fréderic, et, comme dit la chanson :

« L'amour a des ailes. »

Cependant, j'ai les pieds un peu souffrants... Mais viendra-t-il donc ce petit Paul ! Paul ? Paul !

SCENE II.

LISBETH, PAUL.

PAUL, *marchant avec peine, et s'appuyant sur un gros bâton.*
Me voilà, mam'selle Lisbeth, me voilà.

LISBETH.

Nous n'irons pas plus loin.

PAUL.

Ça m'est égal d'aller plus loin... si vous voulez me porter. (*A part.*) Je ne suis pas las du tout.

LISBETH.

Te porter ! je suis moi-même assez fatiguée.

PAUL, *jouant la fatigue.*

Voulez-vous me donner la main jusqu'à ce banc ? Aïe ! aïe !

LISBETH.

Cher enfant ! que je suis donc fâchée !

Elle le conduit jusqu'au banc.

PAUL.

Asseyez-moi, mam'selle Lisbeth.

LISBETH.

Volontiers, attends.

Elle l'assied.

PAUL.

Essuyez-moi un peu le front.

LISBETH, *l'essuyant.*

Là.

PAUL.

Vous n'avez pas dans votre panier quelque chose à boire, à manger? (*A part.*) Il y a des gâteaux.

LISBETH.

Si fait... il y a de bonnes choses; mais tu sais bien que je les garde pour mon frère Hermann et pour Frédéric.

PAUL.

Un petit morceau seulement; car j'ai une faim..

LISBETH.

Allons.

Elle prend un grand gâteau, et va en couper un morceau.

PAUL.

Un peu plus.

LISBETH.

Voyons.

PAUL.

Jusque-là.

LISBETH.

Qu'est-ce qu'il restera donc pour mon frère, pour Frédéric?... Va, si tu n'étais pas aussi fatigué...

PAUL, *tenant le gâteau, et se mettant à sauter.*

Ah! je le tiens, ce gâteau que je mangeais des yeux; je le tiens!

LISBETH.

Hé bien! voilà qu'il saute à présent... et ta fatigue?

PAUL.

Bah! c'était pour rire, pour avoir ce gâteau en me rendant intéressant, Ah! ah! ah! ah!

LISBETH.

Ah! petit fourbe!....

PAUL.

Et puis, écoutez, mam'selle Lisbeth, je l'aime aussi mon bon père et ce M. Frédéric dont vous me parlez tant; vous leur auriez seule offert quelque chose : j'ai voulu partager votre plaisir, et, foi de gourmand, je ne mangerai que cette petite part; je garde la grosse pour l'offrir à mon père et au pauvre soldat.

LISBETH.

Vrai?

PAUL, *sérieusement.*

Vrai.... parole d'honneur.

LISBETH.

Alors, embrasse-moi, Paul.

PAUL.

Ils seront bien surpris, Frédéric et mon père. Mais ce n'est pas tout.... j'ai là dans ma poche une petite chanson tyrolienne.

LISBETH.

Une chanson.

PAUL.

Oui.... que maman chantera, et que nous répéterons ensemble.

LISBETH.

Oui, oui. Tout ce qui célébrera le retour de mon frère, de mon ami, j'y participerai de bien bon cœur.

PAUL.

C'est ça. Viennent Frédéric, mon père, quand ils voudront; nous les recevrons gaîment.

On entend des cris de joie et de la musique.

LISBETH.

Ah! j'entends les villageois de Martinsberg.... ils portent ma sœur Anna sur des branches d'arbres. Ils font bien. Depuis un mois qu'elle a donné le jour à une petite fille.... jolie....

PAUL.

Jolie comme moi; c'est bien, ma sœur.

LISBETH.

Elle n'est pas encore remise des souffrances qu'elle à éprouvées.

PAUL, *soupirant.*

Je le sais. Le baptême n'a pas encore eu lieu depuis un mois.

LISBETH.

Tu as souffert des peines de ta maman?

PAUL, *soupirant.*

Oui, et des dragées qui n'arrivaient pas.

LISBETH, *riant.*

On n'est pas plus espiègle que ce morceux-là.

Les cris sont plus rapprochés et la musique plus vive.

SCENE III.

Les Mêmes, ANNA, Villagois.

Les villageois portent Anna sur un brancard de feuillages.

ANNA, *aux villageois.*

Grand merci, mes amis.

PAUL, *aux mêmes.*

Je vous remercie tous pour maman.

LISBETH.

Et moi, pour ma bonne sœur.

ANNA.

Lisbeth, tu n'as vu personne?

LISBETH.

Non, ma sœur... ni Frédéric.

ANNA.

Ni Hermann mon mari... Ils vont arriver; mon cœur me le dit. Quoique prenant une route différente, il faut qu'ils passent ici; attendons-les, mes amis.

LISBETH, *bas à Anna.*

Ma sœur, as-tu apporté ces papiers que tu dis si intéressants pour

Frédéric, et dont la découverte chez toi, pendant l'absence de ton mari, a nécessité le voyage de Frédéric à Martinsberg.

ANNA, *bas.*

Non. Hermann seul peut en disposer, et je craindrais de faire une chose qui lui déplairait. Tu sais que les hommes veulent toujours et partout être les maîtres.

LISBETH.

Bah! on leur laisse croire qu'ils le sont, et cela suffit.

ANNA.

Pas toujours.

LISBETH, *souriant.*

Ah! tu n'en veux pas convenir... ma sœur ne veut pas dire son secret de femme à une jeune fille à marier; mais ce secret-là, on le devine comme autre chose.

ANNA.

Tu verras, tu verras, Lisbeth.

LISBETH.

Eh! mon Dieu, on ne cesse de me dire cela à-propos du mariage; qu'y faire? Dame, je verrai... pourvu qu'une fois grand seigneur et riche, Frédéric ne méprise pas la petite fermière, la pauvre Lisbeth.

ANNA.

Cela s'est vu... mais alors il faudra prendre ton parti.

LISBETH.

C'est bien aisé à dire.

PAUL.

Ah! voici une carriole qui vient de ce côté.

FRÉDÉRIC, *à la cantonnade.*

Air : *Des Tyroliennes.*

On n'est heureux qu'en famille,
Au sein de ses amis;
C'est là que la gaîté brille,
Que les biens sont réunis.
La, la, la, la, la.

PAUL.

C'est un soldat!

LISBETH.

C'est Frédéric!

Tous vont jusqu'à la coulisse. Frédéric paraît.

SCENE IV.

Les Mêmes, FRÉDÉRIC.

TOUS.

Frédéric!

FRÉDÉRIC.

Eh! oui, c'est Frédéric... Allons, criez tous, et avec moi, quoique personne de vous ne me connaisse que d'aujourd'hui : vive Frédéric!

TOUS.

Vive Frédéric!

FRÉDÉRIC.

A merveille! voilà pour moi: à présent voilà pour vous. Vivent les bons enfants!

TOUS.

Vivent les bons enfants!

FRÉDÉRIC, *d'un air solennel.*

Mes amis, je suis content de la réception que vous m'avez faite, et quand j'aurai de l'argent, nous le boirons ensemble... mais toujours après moi; je n'aime pas qu'on me devance et qu'on me surpasse, c'est le caractère d'un soldat, vous devez le reconnaître.

ANNA.

Toujours le même.

FRÉDÉRIC, *l'embrassant.*

Oui, bonne petite sœur.

PAUL, *mettant une épingle dans le mollet de Frédéric.*

Peut-être qu'il fera attention à moi.

LISBETH, *boudant dans un coin.*

Et à moi.

FRÉDÉRIC.

Ah! quelle mouche me pique?

PAUL.

La voilà la mouche.

ANNA.

C'est mon fils.

FRÉDÉRIC, *riant aux éclats.*

Hé bien, il rend les reconnaissances piquantes, ce morveux-là. Bon jour... A propos, et ma petite Lisbeth?

LISBETH, *à part.*

Ah! c'est bien heureux.

FRÉDÉRIC, *l'approchant.*

Bonjour, bonne amie, bonjour... tu boudes! Écoute, Lisbeth... j'ai commencé par l'amitié, je finis par l'amour... au dernier les bons.

LISBETH.

Il est impossible de se fâcher avec toi. (*Elle l'embrasse.*)

ANNA.

Mais comment es-tu venu jusqu'ici?

FRÉDÉRIC.

En équipage!

TOUS.

En équipage.

FRÉDÉRIC.

A deux roues, sans ressorts, sur une botte de paille, un cheval qui boite, dia, hu, et voilà...je suis venu dans une petite carriole.

LISBETH.

Cela t'a reposé.

FRÉDÉRIC.

Les jambes, oui, mais ça m'a rompu le corps... et il fallait vraiment

que la maudite carriole fût bien dure, car les deux portes-balles à qui elle appartient, faisaient des grimaces... Aye! disait la femme; ouf! disait le mari; et moi, oh! la la! Pendant toute la route, voilà notre conversation.

ANNA.

Elle a dû être bien amusante.

FRÉDÉRIC.

Eh! tenez, voilà mes compagnons de voyage... regardez comme ils marchent. On dirait qu'ils ne sont pas habitués d'aller en charrette. Ah! ah! ah! par ici, les autres, par ici.

TOUS.

Par ici.

SCENE V.

Les Mêmes, LE COMTE, LA COMTESSE.

FRÉDÉRIC.

Allons, venez mes braves gens. Voilà mes meilleurs amis; d'abord ma sœur de lait Anna, femme d'Hermann.

LA COMTESSE, *bas.*

D'Hermann!

ANNA.

Qui est en voyage pour le moment.

LE COMTE, *à part.*

Bon!

FRÉDÉRIC.

La petite Lisbeth, que j'ai connue pendant ma dernière garnison, que j'aime comme un fou, et qui aura l'honneur de m'épouser bientôt malgré ma nouvelle fortune.

LISBETH, *sautant.*

Ah! quel bonheur!

FRÉDÉRIC.

Plus, un petit gaillard nommé Paul, qui, s'il était déjà dans le militaire, ferait un bon petit tambour.

LA COMTESSE.

Je sommes ben récompensés de notre petit service, notre brave soldat.

LE COMTE, *à Anna.*

Ça doit vous ennuyer, bonne dame, que ce M. Hermann soit absent; reviendra-t il bientôt?

ANNA.

Aujourd'hui.

LA COMTESSE, *à part.*

Aujourd'hui, tant pis.

ANNA.

Et vous serez témoins d'une double petite fête qui aura lieu ici.

LE COMTE.

Une double fête?

FRÉDÉRIC.

Oui, une double fête; une pour moi, une pour Hermann.

ANNA, *au Comte et à la Comtesse.*

Ce n'est pas tout: peut-être, mes amis, avez-vous rendu service aujourd'hui à un homme... que dis-je à un homme, à un seigneur ?

FRÉDÉRIC.

Bah! à un prince.

Tous se rapprochent.

LA COMTESSE.

Je ne vous comprends pas.

LE COMTE.

Expliquez-nous...

ANNA.

Vous voyez bien ce simple soldat... Hé bien! c'est à ce qu'il paraît une victime.

TOUS, *se groupant autour d'Anna.*

Une victime!

ANNA.

Oui, une victime de l'intérêt, de l'ambition. Si j'en crois ce que j'ai lu, Frédéric est le fils d'un comte.

TOUS et FRÉDÉRIC, *répètent.*

Le fils d'un comte!

LE COMTE, *à part.*

O ciel!

ANNA.

D'un comte dont je ne sais pas le nom.

FRÉDÉRIC.

Le comte trois étoiles.

LA COMTESSE, *à part.*

Je respire.

ANNA.

On l'a fait passer pour mort.

FRÉDÉRIC.

Pour mort! voyez-vous ça! moi, un si bon vivant!

ANNA.

Pour donner son nom, son rang, sa fortune à un autre.

LE COMTE, *à part.*

Mon embarras me trahira.

LA COMTESSE, *bas.*

Du courage.

FRÉDÉRIC.

Comment, vous ignorez mon véritable nom? mais où suis-je né?

ANNA.

Je n'en sais rien.

FRÉDÉRIC.

Quels sont mes persécuteurs?

ANNA.

Je n'en sais rien.

FRÉDÉRIC.

Où sont mes terres, mes châteaux ? où est mon comté?

ANNA.

Je n'en sais rien.

FRÉDÉRIC, *avec emphase.*

D'après ces renseignements positifs et authentiques, me voilà, mes amis, noble comme on en voit tant... sans savoir par où ni comment. C'est égal : honorez moi, et honorez-moi bien, car, je vous le garantis, les parvenus sont les plus difficiles à contenter sous le rapport des égards... Approchez-vous l'un après l'autre : je vais m'asseoir, et recevoir vos félicitations. Je vous préviens que, Seigneur, je réclame, avant tout mon droit, celui d'embrasser toutes les jeunes filles... Or, je vous permets de passer les premières.

LISBETH, *bas, le pinçant.*

Monseigneur me le paiera.

FRÉDÉRIC, *sérieusement.*

Lisbeth, la femme d'un grand seigneur voit tout, et ne dit rien.

LISBETH.

C'est bon.... je ferai, moi, comme les grandes dames.

FRÉDÉRIC.

Tu ne veux pas?

LISBETH.

Non.

FRÉDÉRIC.

Allons, remettons le droit du Seigneur au temps où je serai dans mon château. (*Regardant les femmes.*) C'est pourtant dommage.

Au son de la musique, toutes les jeunes filles passent devant lui, et le saluent.

FRÉDÉRIC.

Mais vous, porte-balles, il me semble que vous n'avez rien dit à Monseigneur.... Allons, parlez.

LE COMTE.

Monseigneur, votre bonheur inattendu....

LA COMTESSE.

Votre fortune subite....

LE COMTE.

Nous font un plaisir....

LA COMTESSE.

Que nous ne pouvons pas dire.... et....

FRÉDÉRIC, *riant.*

En effet, vous avez l'air tout consterné; tout je ne sais quoi : c'est l'embarras de parler devant un grand seigneur.... N'importe, je suis content de vous, de tout le monde.

ANNA.

Frédéric, si tu allais au-devant d'Hermann ?

FRÉDÉRIC.

C'est vrai. De quel côté doit-il arriver le papa Hermann ?

TOUS.

Par ici.

ANNA.

Trop faible encore, je ne puis vous suivre.

LA COMTESSE, *bas au comte.*

Nous, restons.

LISBETH, *avec embarras.*

Puis-je accompagner Frédéric, ma sœur?

ANNA.

Oui, oui.

LE COMTE.

Nous tiendrons compagnie à Madame.

LA COMTESSE, *bas.*

Et nous saurons le lieu qui renferme ces funestes papiers.

ANNA.

Surtout, mon cher Frédéric, ne te nomme pas.

FRÉDÉRIC.

Oui, pour ménager la reconnaissance entre deux personnes qui ne se connaissent pas. Allons, qui m'aime me suive.... et ramenons en triomphe un de ces gens qu'on ne saurait trop fêter, un brave homme.

TOUS.

Partons.

Ils s'éloignent. Anna reste seule avec le comte et la comtesse.

SCENE VI.

LE COMTE, ANNA, LA COMTESSE.

LE COMTE.

Il est très aimable, ce jeune homme... Etes-vous bien sûre, Madame, que ce soldat soit vraiment?...

ANNA.

Un comte?... Pas précisément, mais tout le donne à penser... Le peu que j'ai lu de ces papiers.

LA COMTESSE.

Vous les avez sur vous, ces papiers?

ANNA.

Non.

LE COMTE.

Pourtant, c'était le moyen d'assurer de suite à ce jeune soldat et son rang et sa fortune.

ANNA.

Ces papiers ne m'ont pas été confiés... Femme, j'ai bien pu commettre une petite indiscrétion; mais honnête et réservée, j'ai dû m'arrêter là, ou j'aurais mérité le blâme de mon mari.

LE COMTE.

C'est juste... et puis d'ailleurs, ils sont si intéressants ces papiers, qu'ils doivent être précieusement serrés.

ANNA.

Je le crois bien... ils sont dans une cassette dont mon mari a oublié la clef... depuis son départ je la porte toujours sur moi.

LE COMTE, *à part.*

Bon! (*Haut.*) Ayez-en bien soin... Comment donc... des titres de noblesse, des lettres qui rendent l'existence à un malheureux... c'est précieux cela... et la maison où ils sont déposés ne saurait être trop bien gardée.

ANNA.

Ma maison gardée?... Ah! bien, oui... elle est fermée, voilà tout. Nous autres, gens de la campagne, notre commune richesse repose sur une probité commune.

LE COMTE.

Qu'importe que vous soyez absens de votre habitation, quand on a des garçons de ferme, des servantes...

ANNA.

Personne ne la garde en ce moment... ils sont tous ici avec moi. Hermann, leur maître, est trop aimé de ses gens pour qu'un seul ne coure pas au devant de lui quand il revient de voyage. On y va de tout cœur chez nous, loyalement, avec franchise... et le valet est bon, reconnaissant, parce que le maître est doux et généreux.

LA COMTESSE, *avec intention.*

D'ailleurs, les voisins rendent, en cas d'absence, le service de veiller...

ANNA.

Les voisins! nous n'en avons pas... notre ferme est isolée... sous le rocher de Martinsberg... nous n'avons pour voisins qu'un torrent superbe et les plus belles montagnes, que je défierais bien aux voisins de franchir lestement.

LE COMTE.

Je serais bien aise de voir cette habitation.

ANNA.

Quand vous passerez par-là, nous vous recevrons avec plaisir.

LA COMTESSE.

C'est trop de bonté. Si vous partiez de suite, nous vous aurions demandé la permission de vous accompagner; mais comme vous resterez sans doute ici encore pendant quelques heures...

ANNA.

Oui.

LE COMTE.

Jusqu'à la fin du jour?

ANNA.

Sans doute.

LA COMTESSE.

Nous irons vous visiter une autre fois. (*Bas au Comte.*) Partons.

ANNA.

Comment, vous n'assisterez pas à la petite fête que nous voulons donner à Hermann?

LE COMTE.

Cela nous est impossible.

ANNA.

Nous serions revenus tous ensemble à Martinsberg.

LA COMTESSE, *à part.*

Nous y serons avant toi. (*Haut.*) En vérité, nous sommes trop pressés.

ANNA.

Notre jeune soldat sera fâché.

LE COMTE.

Nos marchandises doivent être livrées ce soir, et il ne faut pas perdre ses pratiques.

ANNA.

C'est juste.

LA COMTESSE.

Adieu, bonne dame.

LE COMTE.

Votre serviteur.

LA COMTESSE, *à part au Comte.*

Venez, les papiers sont à nous.

Ils sortent.

SCENE VII.

FRÉDÉRIC, HERMANN, LISBETH, PAUL, Villageois.

Au moment où le Comte et la Comtesse s'éloignent, on entend ces cris : Le voilà! Le voilà!

FRÉDÉRIC.

Voilà Hermann, le bon Hermann.

Hermann paraît, entouré, pressé par les Villageois; il est soutenu par Frédéric et Lisbeth; il tient Paul dans ses bras.

ANNA, *court à lui.*

Mon ami!

HERMANN.

Ma chère Anna! que j'avais besoin de te revoir! Mes amis, jamais votre attachement ne me fut plus agréable... Qu'il est doux de retrouver tous ceux qui nous sont chers! Femme, embrassons-nous encore.

FRÉDÉRIC.

C'est bon, n'est-ce pas, père Hermann, d'embrasser sa femme après un mois d'absence? Si les maris s'absentaient seulement un mois sur deux, tous les ménages seraient charmants.

HERMANN, *bas à Anna.*

Quel est donc ce jeune soldat?

ANNA, *souriant.*

Je te le dirai, et tu seras bien surpris.

HERMANN, *bas.*

Pourquoi? Quel est son nom?

ANNA, *bas.*

Tu le sauras. Allons, mes amis, vous n'avez pas oublié...

TOUS.

La fête.

FRÉDÉRIC.

Oublier le bouquet qu'on a préparé pour un bon ami... pour un... qui... à la fête.

PAUL.

Un moment... suivons...

FRÉDÉRIC.

L'ordre et la marche.

LISBETH.

Paul, ta chanson.

PAUL.

Maman, la voilà... Chantée par toi, elle plaira davantage.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Oui, car toutes les femmes ne chantent pas les qualités de leur mari. (*Haut.*) A la chanson... A la Tyrolienne!

TYROLIENNE.

Ier. couplet.

ANNA.

Pauvres habitans des campagnes,
On méconnaît votre bon cœur,
Et l'on croit que sur les montagnes
L'amitié reste sans honneur. } (*bis.*)
Tous nos sentiments
Sont vifs et brûlants;
Citadins brillants,
Sachez qu'en tout temps,
Comme vous, ici
L'on révère
Un bon père,
Un ami.

Tous répètent le refrain, et accompagnent en dansant.

HERMANN.

Mes amis!

FRÉDÉRIC.

Père Hermann, vous n'avez la parole qu'après. Laissez-vous accabler; tuer d'éloges, et puis vous direz : je vous remercie, je suis enchanté; c'est l'usage.

2e. couplet.

ANNA.

Comme à la ville, nos hommages
Célèbrent le plus doux retour,
Plus qu'à la ville, nos feuillages
Sont le tribut d'un tendre amour. } (*bis.*)
Soi même l'on fait
Son joli bouquet,
Et puis en l'offrant,
D'un air simple et franc,
Du cœur part ce cri
Bien sincère :
Vive un père,
Un ami.

Tous répètent en dansant.

Digitized by Google

HERMANN.

Mes bons amis, grand merci de tant de soins, de tant d'affection... Mais, vous le dirai-je, la plus agréable preuve d'attachement que vous m'ayez donnée, c'est d'avoir amené jusqu'ici ma chère Anna.

ANNA.

Dis donc, portée.

HERMANN.

J'en conserverai une éternelle reconnaissance.

FRÉDÉRIC.

Oui... Hé bien, ce n'est pas tout... A la danse, maintenant.

TOUS.

A la danse.

FRÉDÉRIC.

Vous êtes en place... Commençons.

BALLET.

SCÈNE IX.

FRÉDÉRIC, HERMANN, ANNA, LISBETH, PAUL, Villageois.

FRÉDÉRIC.

Eh! bien, eh! bien, où sont donc mes conducteurs? Ah! ils ont cru m'échapper... non, de par tous les diables... garçons, suivez-moi, et ramenons-les ici.

ANNA,

Toi, Lisbeth...

LISBETH, *aux femmes.*

Ils ont quelque secret à se dire... Éloignons-nous.

FRÉDÉRIC.

Oh! morbleu! ils reviendront... ou je renverse la carriole, le cheval... Pauvre bête! elle ne demandera pas mieux que de tomber, ça la reposera. Venez, venez. (*Bas à Anna.*) Occupez-vous de moi.

Frédéric qui a rassemblé les hommes, s'éloigne. Ils sortent par divers chemins. Les femmes s'en vont ensemble.

SCENE X.

HERMANN, ANNA.

HERMANN.

Enfin, nous voilà seuls... Me diras-tu, chère Anna, quel est ce militaire qui, avec tant de chaleur et d'intérêt, s'occupe à me fêter, et met tout le monde en train?

ANNA, *souriant.*

Il le doit.

HERMANN.

Comment?

ANNA.

Il en sera bien récompensé.

HERMANN.

Que veux-tu dire?

ANNA.

Seulement, il m'en a coûté de retarder le moment où il doit se jeter dans tes bras.

HERMANN.

Je ne puis concevoir...

ANNA.

Tu as donc des secrets pour moi, Hermann?

HERMANN.

Moi, des secrets! non, non, ma chère Anna.

ANNA.

Tu en as.

HERMANN.

Comment le sais-tu?

ANNA.

J'ai vu...

HERMANN.

Quoi?

ANNA.

Des papiers.

HERMANN, *troublé.*

Des papiers!

ANNA.

Dans une cassette dont toi seul a toujours la clef.

HERMANN, *à part.*

O ciel!

ANNA.

Par hasard, je l'ai trouvée cette clef, quoiqu'elle fût bien cachée.

HERMANN.

Et...

ANNA.

J'ai ouvert cette cassette.

HERMANN, *agité.*

Enfin?

ANNA.

J'ai vu tout plein, tout plein de papiers.

HERMANN.

Et tu les as lus tous?

ANNA.

Non, je n'en ai lu qu'un.

HERMANN, *troublé au dernier point.*

Que t'a-t-il appris?

ANNA.

Qu'un jeune enfant, fils d'un Seigneur, avait été enlevée dès sa naissance, qu'on l'avait dit mort, que ce jeune enfant se nommait Frédéric, qu'il avait habité le village de Lansbourg où j'ai été élevé... Ce nom, ce

village, m'ont fait reconnaître dans mon frère de lait que tu n'as jamais vu, ce Frédéric, victime de quelque méchant complot.

HERMANN, *à part.*

Grand Dieu! (*Haut.*) Eh! bien?

ANNA.

Qu'ai-je fait? J'ai écrit à ce Frédéric dont j'avais toujours des nouvelles, parce que je lui envoyais de petits secours... Il est soldat au 6e régiment; je lui ai fait dire qu'il vînt ici; il est venu.

HERMANN.

Il est venu! Quoi! ce serait?...

ANNA.

Oui; et je lui ai bien vite fait part de ma découverte devant tout le monde.

HERMANN, *à part.*

Tout est perdu!

ANNA.

Si tu savais comme il est aimable... Demande à Lisbeth, ta sœur, qui habitait il y a un an la ville où il était en garnison; demande-lui s'il n'est pas bien intéressant, et s'il est possible de ne pas se réjouir du bonheur d'un aussi brave militaire.

HERMANN.

Ainsi, tout le monde sait, Anna, les circonstances que tu viens de me raconter?

ANNA, *se troublant à son tour.*

Oui, Hermann.

HERMANN.

Eh! bien, nous sommes tous à jamais déshonorés.

ANNA.

Que dis-tu?

HERMANN.

Un enfant a été enlevé, privé de sa famille, de ses biens, condamné à une existence malheureuse.... Anna, l'auteur de ce crime affreux....

ANNA.

Ce n'est pas toi?

HERMANN.

Non, c'est mon père!

ANNA.

Ton père!

HERMANN.

Au lit de la mort, il me fit appeler, et me confia ces papiers qui attestaient le crime du comte de Valberg qu'il servait à cette époque, et dont lui-même, par faiblesse, avait été complice.

ANNA, *couvrant sa figure de ses deux mains.*

O mon Dieu!

HERMANN.

Il me dit: « Anéantis les funestes témoins d'un attachement aveugle pour le Comte, » et il expira. Je m'emparai des papiers... En les lisant, je frémis de tous les détails de ce crime si adroitement combiné, et j'allais obéir à mon père, j'allais les détruire... tout-à-coup je m'arrêtai... Cet enfant, ravi à sa famille, me dis-je avec attendrissement, privé de son rang, de ses richesses,

peut-être gémit-il au sein de la misère, dans quelque coin de sa patrie... Hermann, c'est partager le crime de ton père, ou du moins c'est l'éterniser que de lui obéir en cette circonstance... Ah! plutôt, cherche, cherche partout cet enfant infortuné, et rends-lui tout ce qui lui appartient, en ne lui demandant, seul et à genoux, d'autre grâce que celle de ne pas révéler la coupable faiblesse de ton père... Jusqu'ici, mes recherches avaient été inutiles... fatigué du poids qui oppressait mon cœur... le voyage que je viens de faire, sous prétexte d'acquisitions, n'avait d'autre but que de prendre de nouveaux renseignements... toutes mes espérances ont été encore trompées, et je revenais plus affligé, plus malheureux que jamais... Aurais-je pu croire que pendant que je tentais de nobles efforts pour faire oublier la faute de mon père, tu le livrerais ainsi que moi à la publique infamie, à un éternel déshonneur!

ANNA.

Ah! pardonne, pardonne-moi, mon ami... mais puisque tu veux faire une action juste et louable, que crains-tu?

HERMANN.

Ce que je crains? Cette action juste que je voulais faire, c'était avec le jeune héritier; c'était seul avec lui, sous promesse d'un silence absolu... Il ne faut pas toujours, pour être heureux, que le monde couronne publiquement vos vertus. Une satisfaction intérieure est souvent la plus belle récompense... je l'aurais obtenue secrètement cette récompense, par le bonheur de celui que j'aurais rétabli dans tous ses droits. Mais, à présent, tout le monde le connaît cet héritier malheureux; tout le monde demandera comment j'ai entre les mains des papiers aussi importants; la justice peut prendre des informations, et tout est perdu.

ANNA.

Hé bien, mon ami, moi seule ai parlé de cette lettre; j'ai pu me tromper; ce n'est pas une preuve authentique qu'un ouï dire, que la fausse interprétation d'un écrit. Qu'ai-je à faire? Démentir ce bruit... Toi-même tu désabuseras tout le monde; tu es aimé, estimé; on te croira, et les choses resteront au même point... Que dis-je? elles seront dans une situation plus favorable pour ton cœur, puisque tu as retrouvé celui que tu as tant cherché, et que tu peux en secret lui rendre tous ses droits.

HERMANN.

Non, je ne pourrais ainsi en imposer à tout le monde..... Je ne pourrais m'empêcher de le presser dans mes bras, de lui dire à l'instant même: Voilà vos titres : pardonnez à mon père!.... Anna, ton imprudence, ton indiscrétion, nous placent dans la plus cruelle position.

On entend à la cantonnade.

Vous reviendrez, morbleu! vous reviendrez.

ANNA.

J'entends tous nos villageois..... Ah! je t'en supplie, mon ami, dissipe ce noir chagrin. (*Avec gaîté.*) Tout ira bien. Tu répareras aujourd'hui les fautes de ton père, et nous n'aurons plus que des jours sans nuages.... Je t'en conjure au nom de ton petit Paul, de ta petite fille que tu n'as pas encore pressée dans tes bras, ne laisse rien apercevoir du trouble de ton âme.

Digitized by Google

SCENE XI.

Les Mêmes, FRÉDÉRIC, LE COMTE, LA COMTESSE, LISBETH, Villageois.

FRÉDÉRIC, *les ramenant.*

Allons, allons, déserteurs.... Ils ne voulaient pas revenir.

LE COMTE, *à part.*

Funeste retour!

LA COMTESSE, *à part.*

Ne perdons pas toute espérance!

On entend trois coups de feu.

HERMANN.

Qu'entends-je?

FRÉDÉRIC.

Eh bien! eh bien! vous voilà tous effrayés.

LISBETH.

N'y va pas, Frédéric, je t'en prie.

FRÉDÉRIC.

Laisse-donc.... ça me connaît.... et s'il y a quelques coups de fusil à échanger, il vaut mieux que ça me tombe qu'à un autre... Eh! mais j'aperçois un étranger.

HERMANN.

Dans quel désordre!... Le malheureux serait-il blessé?

Zanetto paraît sur la montagne du fond; il est en habit de voyage assez riche, et semble dans un désordre complet.

SCÈNE XII.

Les Mêmes, ZANETTO.

ZANETTO, *sur la montagne.*

Mes amis, mes amis, sauvez-moi.

Il tombe épuisé de fatigue.

TOUS.

Courons.

Tout le monde court au-devant de lui; on le soulève, on le porte presque dans les bras, et on l'amène sur le devant de la scène.

LE COMTE, *à part.*

C'est Zanetto!

ANNA, *à Zanetto.*

Revenez à vous, Monsieur.

HERMANN.

Vous êtes hors de danger.

FRÉDÉRIC.

Entouré de défenseurs.

ZANETTO, *ouvrant les yeux.*

Je vous rends grâces, mes bons amis... l'effroi, la fatigue, ont tellement troublé mes esprits... (*Avec amertume.*) Les misérables! ils

ont donc juré de ne pas me laisser un seul jour de repos... Comment leur échapper? Comment leur dérober ma tête.

HERMANN.

Vous êtes poursuivi?

ZANETTO, *d'une voix entrecoupée.*

Depuis trois ans... calomnié, proscrit, séparé de ma famille, dépouillé de mes biens... je parcours l'Allemagne comme un vil criminel... forcé de fuir, de me cacher pour me soustraire à la rage de mes ennemis; je tremble à chaque pas de tomber sous le poignard des assassins.

HERMANN.

Vos ennemis sont donc bien puissants?

FRÉDÉRIC.

Nous tâcherons de vous être utile.

ZANETTO.

Hélas! que vous importent les malheurs d'un homme que vous ne connaissez pas, dont vous n'avez peut-être jamais entendu prononcer le nom?

HERMANN.

L'intérêt n'est-il dû qu'à nos amis? Tout être qui souffre a des droits sur un cœur généreux... Son infortune, voilà ce qu'il faut connaître.

ZANETTO.

Eh! bien, je ne résiste plus à vos offres de service, à votre bienveillance... Vous ne me trahirez pas, j'en suis certain,

HERMANN.

Vous trahir? ah! jamais.

ZANETTO.

Je jouissais à Vienne du sort le plus brillant... Comblé des faveurs du Souverain, élevé aux premières dignités de l'Empire, le cours de mes prospérités ne fut troublé que par la perte d'un fils unique qui me fut enlevé dès ses premières années... Trompé par d'indignes parents, envieux de mes richesses et de ma gloire, je crus trop légèrement des rapports infidèles qui attestaient la mort de cet enfant infortuné... Je le croyais perdu sans retour, lorsqu'un hasard miraculeux me dévoila les projets criminels de ma famille. J'appris que j'avais près de moi mon ennemi le plus cruel; que dans l'espoir de recueillir mes biens et mes honneurs, non content de m'avoir enlevé mon fils, le lâche voulait attenter à mes jours, et je n'eus d'autre ressource que d'accréditer le bruit de ma mort. Hélas! mes amis, quel était ce perfide, ce monstre? C'était mon frère!

TOUS, *avec horreur.*

Votre frère!

LE COMTE, *à part et troublé.*

Quel est son but?

LA COMTESSE, *bas.*

Je devine son dessein.

HERMANN, *à part.*

Quel rapport étonnant. (*Haut.*) Ah! de grâce, Monsieur, achevez de nous instruire... Ce malheureux enfant...

ZANETTO.

Grâces au ciel il respire, j'en ai la certitude, et l'espoir de le retrouver

me prête encore des forces pour affronter les périls qui m'environnent... Muni des renseignements précieux qui doivent me le faire reconnaître, j'ai couru à Lansbourg.

HERMANN, ANNA, FRÉDÉRIC.

A Lansbourg !

ZANETTO.

Pourquoi cette surprise?

HERMANN.

Continuez, je vous en conjure.

ZANETTO.

Là, j'ai recueilli tous les détails qui pouvaient me mettre sur ses traces... Après plusieurs voyages infructueux, après avoir inutilement visité la Bohême, la Moravie, j'ai voulu parcourir le Tyrol, où tout m'assurait que je retrouverais mon fils. Ce matin j'ai pris la route du château de Buldorff, où des amis dévoués m'attendent. Je croyais que mon frère avait renoncé à son infâme projet... Mais en entrant dans la forêt qui borde la côte de Tervis, je me suis trouvé entouré par une troupe de gens masqués. Plusieurs coups de feu ont été dirigés sur moi, et j'aurais succombé, si l'épaisseur du bois ne m'eût dérobé à la fureur de mes assassins.

HERMANN, *plus agité.*

Et c'est dans le Tyrol que votre fils?...

ZANETTO.

Sans doute... élevé à Lansbourg par les soins d'une bonne fermière...

HERMANN.

Plus de doute.

ZANETTO.

Vous vous troublez?

ANNA.

Cet enfant fut trouvé dans un bois.

ZANETTO.

Il est vrai... ignorant sa naissance, il a pris le parti des armes.

FRÉDÉRIC.

Il est soldat ?

ZANETTO.

Il sert dans le 6e. régiment.

TOUS.

Et son nom?

ZANETTO.

Frédéric.

TOUS.

Frédéric!

ZANETTO.

Eh quoi! le connaîtriez-vous?

HERMANN, *montrant Frédéric.*

Le voilà !

ZANETTO.

Mon fils! lui! juste ciel!... oui... ses traits... l'émotion que sa vue m'inspire... Frédéric!

FRÉDÉRIC, *troublé.*

Vous, Monsieur... vous, mon père!

ZANETTO *tend les bras à Frédéric qui est très ému, et qui hésite à s'y précipiter.*

Tu hésites... ah! je le vois... tu ne me pardonnes point les malheurs de ta jeunesse. Tu m'accuses peut-être d'indifférence et d'oubli?

FRÉDÉRIC, *ému.*

Accuser mon père! ah! jamais.

Il court dans ses bras.

ZANETTO.

Ce moment me paye de toutes mes souffrances. (*Il tire des papiers de sa poche.*) Les voilà, ces papiers qui attestent que tu es mon fils, mon héritier... cet acte de naissance, ces lettres de Lansbourg.

HERMANN, *les regardant.*

Des lettres!... dieux! c'est l'écriture de mon père!

ZANETTO, *embrassant Frédéric.*

Frédéric, tu m'es enfin rendu!

FRÉDÉRIC.

Oui, je partagerai votre sort; je vous défendrai contre les attaques de vos ennemis... nommez-les moi... Je brûle de les connaître, et de vous venger.

ZANETTO, *reprenant les lettres.*

Hé bien, apprends donc que l'auteur de tous mes maux, l'agent fidèle de mon frère, celui qui nous a séparés...

HERMANN, *à part.*

Juste ciel!

FRÉDÉRIC.

Qu'avez-vous, Hermann?

ZANETTO, *reculant avec surprise.*

Hermann!

HERMANN, *bas à Zanetto.*

Par pitié, Monsieur, épargnez-moi! je suis le fils du malheureux Hermann.

ZANETTO, *bas.*

Vous?

HERMANN, *bas.*

Je suis innocent du crime de mon père... ne me livrez pas au mépris de Frédéric, et de tous les habitants du Tyrol.

ZANETTO, *bas.*

Il suffit. Je me tais.

FRÉDÉRIC.

Hermann, que signifie donc votre trouble?

HERMANN.

Frédéric, vous en saurez la cause... De grâce, en ce moment ne m'interrogez-pas... Le sort a comblé le plus cher de mes vœux... Il vous rend un père, un père dont vous serez l'orgueil et la consolation.

ZANETTO.

Oui, mon cher fils, mais il faut que je te quitte; il faut que je me rende de suite au château de Buldorf.

FRÉDÉRIC, *vivement.*

Vous quitter ! je m'attache à vos pas... je vous suis à Buldorff.

HERMANN.

Oui, Frédéric, ne l'abandonnez pas dans ce pressant péril ! Il y va de votre honneur, du sien, du repos de toute ma vie. (*A Zanetto.*) Ah ! Monsieur, si vous saviez de quel poids votre vue a soulagé mon cœur !.. Mais hâtons-nous... chaque instant de retard peut vous devenir fatal. Je vais vous suivre aussi.

LES PAYSANS.

Nous aussi... nous aussi.

HERMANN, *aux paysans.*

Oui, venez tous.

Ils s'arment de bâtons et de pieux ; l'orage commence à se former.

ZANETTO.

Arrêtez, Hermann ; mes amis, je ne puis accepter vos offres. Une escorte si nombreuse éveillerait les soupçons, et m'exposerait au lieu de me servir. Deux hommes échappent plus aisément à toutes les recherches... Viens, Frédéric, je ne te résiste plus. Partons, mon fils.

LA COMTESSE, *bas au Comte.*

Sa vie est dans nos mains.

HERMANN.

Mais cet orage !..

ZANETTO, *regardant le comte et la comtesse.*

Il sert mieux nos desseins, et va dérober notre marche à tous les regards. Vous, Hermann, retournez sur-le-champ à Martinsberg avec votre famille... Le plus grand silence sur ce qui vient de se passer. Demain, avant le jour, Frédéric ira vous porter de mes nouvelles, et vous faire part de mes intentions relativement aux papiers dont vous êtes dépositaire.

HERMANN.

Il suffit, Monsieur...

FRÉDÉRIC.

Adieu, Lisbeth ; adieu, ma bonne sœur.

Il les embrasse et serre la main aux paysans. Pendant ses adieux, l'orage devient plus marqué. On voit dans le fond deux hommes qui se glissent entre les arbres et font signe à Zanetto, qui leur montre Frédéric. Ils disparaissent aussitôt.

LE COMTE, *bas à Zanetto.*

Ce sont tes Vénitiens.

ZANETTO.

Oui.

LA COMTESSE, *bas.*

Point de faiblesse.

ZANETTO, *bas.*

Soyez tranquilles.

FRÉDÉRIC.

Anna, ma bonne sœur... je te recommande ces braves gens.

ANNA.

Ils logeront chez nous.

HERMANN.

Sans doute.

LA COMTESSE.

Avec plaisir, car cet orage nous empêcherait de retrouver notre chemin.

LISBETH.

Frédéric, vous allez nous oublier.

FRÉDÉRIC.

Non, chère Lisbeth, quelle que soit ma fortune, mon cœur ne peut changer.

HERMANN.

Mes amis, j'accompagne Anna... Rendez-vous à Inspruck, où nous irons vous joindre demain.

ZANETTO.

Partons, mon fils, les moments sont précieux.

FRÉDÉRIC.

Adieu, tout le monde... Nous nous reverrons bientôt.

LE COMTE, LA COMTESSE, ZANETTO, *à part.*

Jamais!

Les villageois replacent Anna sur le brancard de feuillages. Paul est sur ses genoux. Lisbeth et Hermann suivent Frédéric sur la montagne. L'orage devient des plus violents. Le tonnerre gronde avec force, les éclairs se succèdent avec rapidité. Hermann donne son manteau à Frédéric qui soutient Zanetto; ils prennent un sentier pratiqué dans la bruyère, et font des signes d'adieu aux autres personnages. Les deux Vénitiens arrivent sur le devant de la scène, où sont le Comte et la Comtesse, auxquels ils montrent leurs armes.

Fin du second acte.

ACTE III.

Le Théâtre représente l'intérieur d'une cabane taillée dans le roc; elle ne s'élève qu'au tiers du théâtre. Au fond, une fenêtre garnie de larges barreaux de fer, qui laisse entrevoir une route basse ; plus loin, le chemin supérieur, et le torrent qui se précipite du flanc des rochers dans la vallée. A droite, et sur le devant de la scène, la porte qui conduit à la chambre d'Hermann ; à gauche, la porte d'entrée. Du même côté, et tout-à-fait sur le devant de la scène, une grande cheminée dont le tuyau s'élève le long du mur, et paraît un peu au-dessus du toit de la chaumière; à gauche, une croisée en face du public, au premier plan ; cette croisée est celle d'une seconde chambre. A un plan plus loin que ce toit, et à quelques pieds plus haut, un chemin pratiqué dans le roc, et présentant l'aspect d'un pont suspendu sur les différentes chutes d'eau qui forment le torrent; au fond, et encore au-dessus de ce chemin, les rochers de Martinsberg qui se perdent dans les nuages.

SCENE PREMIERE.

ANNA, LISBETH, PAUL.

Au lever du rideau, Anna est assise dans un fauteuil et paraît accablée de fatigue. Paul est encore endormi sur une chaise à côté d'elle. Lisbeth est près d'Anna, et paraît très inquiète. On voit une lampe allumée sur la table.

ANNA, *avec inquiétude.*

Que cette nuit m'a paru longue!

LISBETH, *pleurant.*

Et à moi! Frédéric devait revenir de grand matin... la nuit est passée, le jour paraît, et nous l'attendons encore.

SCENE II.

Les Mêmes, HERMANN.

ANNA.

Quoi! mon ami, tu étais déjà sorti?

HERMANN.

Oui... une inquiétude secrète... une idée m'a poursuivi depuis que j'ai quitté Frédéric. . et m'a empêché de goûter un instant de sommeil.

LISBETH.

Une inquiétude...

HERMANN.

N'ai-je pas cédé trop facilement aux apparences?

ANNA.

Comment ?

HERMANN.

Cet homme inconnu, et qui nous a tous séduits par des détails qui paraissaient authentiques...

ANNA et LISBETH.

Hé bien!

HERMANN.

Si c'était un imposteur... un des agents du comte de Valberg ?...

ANNA et LISBETH.

Il se pourrait!

HERMANN.

Nous aurions livré nous-mêmes Frédéric à ses ennemis... et par respect pour la mémoire de mon père, j'aurais hâté la perte de cet infortuné jeune homme, je serais devenu le complice de ses assassins.

ANNA.

Mon cher Hermann!

HERMANN.

Cette idée m'a frappé de terreur... et, je te l'avouerai, mon Anna, hier soir à peine étais-je couché, que, sur-le-champ, je me suis levé, et j'ai quitté notre habitation pour parcourir les rochers de Martinsberg, les ravins, les collines; mais j'ai passé toute la nuit dans des recherches inutiles... et ce qui a dû augmenter mes soupçons, c'est qu'au château de Buldorff...

ANNA.

Où l'inconnu conduisait Frédéric?

HERMANN.

Oui, on ignorait absolument l'existence du père de notre jeune soldat... on n'avait reçu personne du nom de Valberg... enfin j'ai vu que cet homme n'avait pas voulu nous faire connaître sa retraite, ou qu'il n'était qu'un fourbe dont l'adresse nous plongera dans une éternelle douleur.

ANNA.

Cruelle rencontre!

On frappe.

LISBETH.

Si c'était lui!

HERMANN.

Non, c'est le porte-balle et sa femme qui ont passé la nuit dans la petite grange.

SCENE III.

Les Mêmes, LE COMTE, LA COMTESSE, *toujours déguisés.*

LE COMTE.

Salut, M. Hermann... nous nous sommes levés plus tard que vous... mais nous étions si fatigués...

HERMANN.

Je suis fâché de n'avoir pu vous loger plus commodément, mais notre habitation est si petite...

LA COMTESSE.

Nous étions très bien, et nous voudrions reconnaître toutes vos bontés. Eh! mais, je ne vois pas votre cher Frédéric.. Ah! il parcourt sans doute déjà vos petites propriétés.

ANNA.

Hélas! vous voyez notre inquiétude... Frédéric n'a point reparu depuis hier... nous avons passé la nuit à l'attendre, et nous ne savons plus que penser de cette longue absence.

LE COMTE, *regardant la comtesse.*

Il n'a point reparu?

LA COMTESSE, *de même.*

C'est singulier!... Au surplus, ça ne doit pas vous alarmer..... il est avec son père.

HERMANN, *à part.*

Son père!

LA COMTESSE, *bas au comte.*

Zanetto nous a tenu parole!

LE COMTE, *avec bonhomie.*

Ils auront couché à ce château de Buldorff... et d'un moment à l'autre vous allez les voir arriver!....

Paul souffle la lampe qui est sur la table.

LISBETH, *vivement.*

Vous croyez?....

LE COMTE.

Sans doute; les environs sont sûrs, et je ne vois pas quels dangers vous pourriez craindre pour lui.

HERMANN.

Ah! mes amis, vous ne savez pas.....

SCENE IV.

Les Mêmes, PETERS.

PETERS.

Not' maître, not' maître, la voilà, la voilà....

HERMANN, *avec empressement.*

Quoi donc?

PETERS.

Cette lettre que vous attendiez de Vienne, et que vous m'avez tant recommandé de vous apporter bien vite.

HERMANN, *regardant l'écriture.*

De Vienne! donne, (*lisant la signature.*) Bernard Friedmann; oui, c'est de cet ami que j'avais chargé de prendre tous les renseignements.

LE COMTE, *avec intérêt.*

Qu'avez-vous, M. Hermann? cette agitation....

HERMANN, *agité.*

Peters, laisse-nous. Mes amis... veuillez-nous laisser un moment.

Le comte et la comtesse entrent dans un cabinet qui a une croisée en face du public.

SCENE V.

Les Mêmes, excepté PETERS.

Le comte et la comtesse sont à la croisée du cabinet.

ANNA.

Mais, Hermann, quelle est donc cette lettre? pour te causer un si grand trouble....

HERMANN, *la lisant bas.*

Elle intéresse Frédéric.

ANNA ET LISBETH.

Voyons...

Pendant qu'Hermann lit et paraît de plus en plus agité, Lisbeth est auprès d'Anna, le comte et la comtesse sont à la croisée; ils les observent et parlent bas.

LE COMTE, *bas.*

Que signifie ce message mystérieux?

LA COMTESSE, *de même.*

Une lettre de Vienne!... aurait-on découvert la cause de notre absence? Le trouble d'Hermann semble augmenter.

HERMANN, *avec effroi.*

Oh! les monstres!

ANNA et LISBETH *l'entourant.*

Hermann !

ANNA.

Explique-toi, je t'en conjure.

Tout le monde se groupe autour d'Hermann.

HERMANN.

Lisez, lisez.

LE COMTE et LA COMTESSE, *à part.*

Ecoutons.

ANNA, *lisant.*

« Mon cher Hermann, j'ai pris tous les renseignements nécessaires ; » le jeune enfant enlevé par le comte de Valberg, et abandonné dans un » bois près de Lansbourg, est maintenant soldat au 6e. régiment en gar- » nison dans le Tyrol ; il se nomme Frédéric. »

HERMANN.

C'est bien le malheureux que nous ne reverrons plus, peut-être !

ANNA, *lit.*

« Le comte et la comtesse de Valberg, accusés presque hautement de » ce crime atroce, ont quitté Vienne, et parcourent le Tyrol avec l'a- » gent de leurs intrigues, un nommé Zanetto. »

HERMANN.

Zanetto, c'est sans doute le perfide qui nous a tous abusés.

ANNA, *lit.*

« Méfiez-vous des recherches que feront ces scélérats ; ils peuvent en » vouloir aux jours de ce pauvre soldat ; mettre, par sa mort, un terme » à leur inquiétude. Gardez, surtout, avec une religieuse probité, les papiers » qui attestent leur abominable forfait ; il est impossible que Frédéric ne » vous pardonne pas d'avoir hésité à déshonorer votre père.

« Friedmann. »

LE COMTE, *bas.*

Grand Dieu !

LA COMTESSE, *bas.*

Ils ne peuvent nous reconnaître sous ces habits.

HERMANN.

Plus de doute, Frédéric est perdu, il est tombé sous les coups de ce Zanetto, et j'aurai consommé le crime de mon père, en aidant moi-même à lui arracher la vie.

On entend des cris, tous remontent la scène. On aperçoit Frédéric sur les rochers les plus élevés, sans chapeau, sans cravate, le sabre à la main.

ANNA et LISBETH.

Le voilà !

HERMANN, *se retournant.*

Qui ?

ANNA et LISBETH.

Frédéric.

HERMANN.

Frédéric... oui, c'est lui. O mon Dieu ! tu l'as sauvé, je te rends grâces

ANNA.

Frédéric? Frédéric? par ici, par ici...

Il descend la colline.

LA COMTESSE, *à part.*

Il nous échappe! et Zanetto, que sera-t-il devenu?

Lisbeth court lui ouvrir la porte. Frédéric entre en désordre, et se précipite dans les bras de Lisbeth et d'Anna.

SCÈNE VI.

Les Mêmes, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

C'est moi, oui c'est bien moi... embrassons-nous... et de bon cœur; car je l'ai échappé belle.

ANNA.

Que t'est-il donc arrivé?

HERMANN.

Vous n'êtes pas blessé?

FRÉDÉRIC.

Non, mais ce n'est pas la faute des gaillards que je viens de sabrer!... Ah! les coquins! comme ils y allaient!... il faut leur rendre justice, s'ils étaient payés pour cette belle équipée, ils ont voulu gagner leur argent en conscience... mais, morbleu! je les ai mis hors d'état d'aller jamais réclamer leur paiement.

HERMANN, *le serrant dans ses bras.*

Brave jeune homme!

FRÉDÉRIC.

Ce n'est rien... je vous revois, mes amis... ce n'est rien.

Il leur prend la main.

LE COMTE, *bas à la comtesse.*

C'en est fait, le hasard a détruit notre dernier espoir.

Ils disparaissent

FRÉDÉRIC, *à Lisbeth qui lui verse à boire.*

Merci, ma petite Lisbeth. (*Il l'embrasse.*) Allons, je vois avec plaisir que je ne suis point mort.

ANNA.

Mort! comment? Tu as été attaqué?

FRÉDÉRIC.

Par des démons, je crois.

LISBETH.

Et tu as pu te défendre?

FRÉDÉRIC.

Comme un diable... Seul contre trois.

HERMANN.

Seul! et cet homme ?

FRÉDÉRIC.

Lui, ah! bien oui, c'était le plus acharné! Le bon père, Tudieu, si le ciel n'a que des parents de cette espèce à m'envoyer, j'aime autant rester seul de ma famille.

HERMANN.

Mais expliquez-vous donc...

FRÉDÉRIC.

M'y voici : il y avait trois heures que nous étions en marche, et je ne m'étais pas aperçu des détours que mon père prétendu nous faisait faire au milieu des rochers et des petits bois qui séparent Tervis de Martinsberg. Tout en cheminant, je m'informais de la position du château de Buldorf, des amis qui nous y attendaient... Il n'y avait qu'une chose qui me contrariait, c'était de ne pas trouver à mon père une physionomie plus paternelle! cet air de bonté, de franchise, qui dénote l'honnête homme... Mais enfin, c'était mon père... et je m'apprêtais à le chérir, à l'entourer de soins, de prévenances. La nuit nous surprit au milieu de mes rêves... Ce diable de château ne se trouvait pas... Je m'aperçus que mon guide jetait des regards inquiets autour de lui; je m'imaginais qu'il craignait quelques mauvaises rencontres, et, pour le rassurer, je me mis à lui raconter mes prouesses, mes batailles; je lui répétai plusieurs fois qu'armé seulement de mon sabre, je ne craindrais pas dix coquins... A ces mots qui auraient dû lui rendre un peu de fermeté, mon homme parut plus intimidé que jamais... Je l'encourageais, je chantais en l'aidant à gravir les rochers... Enfin, parvenus à l'entrée d'un bois de sapins, il m'avoue qu'il ne reconnaît plus le chemin, et m'invite à me reposer un moment en attendant qu'il ait parcouru les environs et retrouvé la route qu'on lui a indiquée... Son embarras me frappe... des soupçons se présentent à mon esprit.... je l'arrête aussitôt avec vivacité, et lui déclare que je ne le quitte pas, que mon devoir est de le défendre, de le suivre partout... Au même instant, et à un signal donné par ce misérable, deux hommes armés que je n'avais pas remarqués sur le chemin, et qui nous suivaient sans doute depuis long-temps, sortent de l'épaisseur du taillis, et se précipitent sur moi.

ANNA ET LISBETH.

O ciel!

FRÉDÉRIC.

Oh! rassurez-vous, mon sabre n'était pas loin, et je me mets en défense; je presse mes deux champions avec cette force que donne l'indignation et la certitude de vaincre... Point de pitié, s'écrie le traître qui m'avait livré à mes assassins : « qu'il meure! obéissez, je vous l'ordonne au nom du comte de Valberg. »

TOUS.

Le comte de Valberg!

FRÉDÉRIC.

Oui, le comte de Valberg... Vous ne le connaissez pas, ni moi non plus. Mais j'ai bien jugé tout de suite que ce n'était pas un de mes bons amis. Aussi, j'ai traité ces braves gens... Ah! c'était un plaisir! il fallait voir cela. Je faisais à-la-fois les fonctions de général, de tirailleur, de corps d'armée de réserve... J'ai d'abord eu des attentions toutes particulières pour notre fripon en chef... et au moyen d'un congé définitif que je lui ai expédié, je ne pense pas qu'il soit pressé d'aller porter de mes nouvelles au comte de Valberg. Mes deux autres brigands, consternés de la mort de leur commandant, blessés eux-mêmes, et fatigués d'un combat long et opiniâtre, ont enfin pris la fuite. Je suis resté maître du champ de bataille, et après de nouvelles recherches, qui ont épuisé le peu de forces qui me restait, j'ai gagné le sentier de Martinsberg, qui m'a conduit heureusement à votre ferme.

LISBETH.

Ah! mon Dieu! mon Dieu! que d'événements!

HERMANN, *rêveur.*

Le comte de Valberg!... Quoi, ce serait lui!...

FRÉDÉRIC, *l'observant.*

Ce nom vous frappe, n'est-ce pas?

HERMANN, *vivement.*

Frédéric, les lois te vengeront, et je te donnerai les moyens de triompher de tes persécuteurs.

FRÉDÉRIC.

Que dites-vous, Hermann?

ANNA.

Mon ami!...

HERMANN, *agité.*

Oui, les dangers que tu cours m'éclairent sur mes devoirs. Je serais indigne de ton amitié, si je différais plus long-temps un aveu...

FRÉDÉRIC.

Un aveu!...

HERMANN.

Lisbeth, éloigne-toi avec Paul.

Ils entrent dans la chambre à droite.

HERMANN.

O mon père! qu'il va m'en coûter pour dévoiler ta honte... Frédéric, tu vas nous mépriser, nous accabler de ta haine.... Mais n'importe! j'aurai le courage de remplir mon devoir. Apprends donc que tu es le neveu de ce comte de Valberg, qui, en te faisant abandonner dans un bois, t'a ravi tes biens et tes dignités . . . Apprends que le complice du crime, l'agent principal de ce forfait, c'est mon père... Séduit par de brillantes promesses, par des présents, il déroba ton enfance à toutes les recherches. Cependant, Frédéric, tu lui dois la vie, car s'il avait exécuté les ordres secrets qu'il avait reçus, tu aurais cessé d'exister... Oui, ta perte était résolue. Je ne ferai pas valoir en faveur de mon père l'horreur que lui inspira la seule idée de cet assassinat... je sais trop qu'il a contribué

par sa faiblesse et son silence, à t'enlever ton état, ta fortune; je sais qu'il est indigne de pardon, et cependant, j'ose l'implorer, j'ose l'attendre de ta générosité.

Il se précipite aux genoux de Frédéric.

FRÉDÉRIC, *vivement et voulant le relever.*

Hermann, que fais-tu?

HERMANN, *d'une voix entrecoupée.*

C'est son fils qui te demande l'oubli de son crime, c'est en son nom que je l'implore. Frédéric, pardonne à la mémoire de mon père!... n'enlève pas à sa famille l'honneur, le seul bien qui lui reste!.. Au nom d'Anna, de cette tendre amie qui t'a toujours chéri, au nom de notre enfant... ne le réduis pas à ne recueillir de nous d'autre héritage que la honte et l'opprobre.

ANNA, *suppliant.*

Frédéric!..

FRÉDÉRIC, *avec impatience et relevant Hermann.*

Et c'est à moi que vous faites cette injure!.... Hermann, Anna aux genoux de Frédéric, lui demandant pardon!... Levez-vous, levez-vous, je vous en prie, je le veux, ou je cesse de croire à votre amitié. Qui? moi, j'irais déshonorer la famille de celle qui prit soin de mes premiers ans! je livrerais au désespoir ma sœur, ses enfants, mon ami!... Hermann, peux-tu méconnaître Frédéric à ce point!

HERMANN.

Quoi! vous oublieriez les torts .....

FRÉDÉRIC.

Des torts... toujours des torts... Ton père n'est plus, et moi je ne connais qu'un Hermann, honnête, loyal, l'époux d'Anna, le frère de ma Lisbeth, mon ami jusqu'à la mort... Pauvre, il m'a accueilli; riche, je l'accueillerai à mon tour; ma fortune sera la sienne, et au lieu de me demander un pardon qui nous humilie tous deux, il acceptera la communauté, me pressera sur son cœur, et me dira avec franchise pour tout remercîment: frère, j'en ferais autant pour toi.

HERMANN, *tombant dans ses bras.*

Ah! jamais cette offre généreuse ne s'effacera de ma mémoire!

ANNA, *l'embrassant.*

L'excellent cœur.

FRÉDÉRIC.

Cela vous étonne? vous êtes des enfants... Ah! ça, voyons: nous nous sommes assez attendris, parlons raison maintenant. Vous dites que je suis l'héritier du comte de Valberg, et que mon cher oncle m'a ravi la succession....

HERMANN.

Il fait plus...

FRÉDÉRIC.

Comment?

HERMANN.

L'attaque dirigée cette nuit contre toi, prouve qu'il veut acheter son repos par ta mort; une lettre de Vienne m'a appris que le comte et la comtesse voyagent dans le Tyrol.

ANNA.

Il n'en faut pas douter: cette première tentative nous annonce que ce méchant comte et sa femme suivent les traces.... Quel parti prendre?

FRÉDÉRIC.

Il est tout simple: nous sommes prévenus... attendons qu'ils se montrent, et nous les recevrons.

ANNA.

Non, Frédéric, non, Hermann... il faut courir de suite à Inspruk; il faut déclarer tout au magistrat, et réclamer la protection des lois.

HERMANN.

Anna a raison.... c'est le seul moyen... ne perdons pas un instant.

LE COMTE, *à part.*

Cette révélation....

LA COMTESSE, *bas.*

Qu'ils partent, c'est tout ce que je demande.

FRÉDÉRIC.

Partons, à la bonne heure... il n'y a qu'une petite demi-lieue d'ici à Inspruk.

HERMANN.

Je vais prendre les papiers dont je t'ai parlé.

LA COMTESSE, *à part.*

O ciel!

FRÉDÉRIC, *l'arrêtant.*

Non, Hermann; je dois les voir avant tout... tu crains qu'ils ne compromettent la mémoire de ton père; ton honneur m'est aussi cher que le mien, et plutôt que de l'exposer aux propos des méchants, je renoncerais à mon nouveau rang, à mes richesses, et je mettrais moi-même le feu à mes titres.

HERMANN.

Quoi! ta fortune....

FRÉDÉRIC, *gaîment.*

Ma fortune.... n'ai-je pas toujours mon sac, mon sabre et cet habit; cette fortune-là ne me manquera jamais, et elle en vaut bien une autre. Au surplus, à notre retour, nous les examinerons ces papiers, et nous déciderons ensemble l'usage que j'en dois faire. Partons.

ANNA.

Mais vous n'êtes que deux... et si de nouveaux assassins....

FRÉDÉRIC.

Bah! nous sommes armés!

ANNA.

Et tout notre monde qui est à Inspruk pour le baptême de notre enfant? . . . Que n'emmenez-vous ce porte-balle? Hermann, Frédéric, je vous en prie... cela me tranquillisera.

HERMANN.

Tu le veux?... (*Il ouvre la porte et appelle.*) Eh! l'ami!

Le Comte et la Comtesse reparaissent.

ANNA.

Brave homme, ayez la complaisance d'accompagner mon mari et Frédéric jusqu'à Inspruk : il peut y avoir quelque danger pour eux.

LA COMTESSE, *bas au comte.*

Partez.

LE COMTE.

Volontiers, M. Hermann. Je suis bien aise de trouver l'occasion de vous témoigner ma reconnaissance.

LISBETH.

Ma sœur ne m'en voudra pas si j'accompagne Frédéric; je ne veux plus le quitter, d'abord... j'ai été trop inquiète; et puis je ramènerai tous ses gens qui se sont rendus inutilement à Inspruk pour le baptême.

ANNA.

Va, Lisbeth.

PAUL, *un grand fusil sur l'épaule.*

Je pars aussi... j'ai un fusil, une hache.

ANNA.

Non, Paul, tu restes avec moi; tu seras mon petit chevalier.

PAUL.

Ah !... alors, vous pouvez vous en aller tranquillement.

HERMANN.

Partons; moi, je prends mon fusil.

LA COMTESSE, *bas au comte.*

Elle reste seule avec cet enfant; les papiers sont à moi. Arrêtez-vous à quelques pas d'ici; je vous y rejoindrai... Si elle résistait, donnez-moi...

Elle désigne un poignard.

LE COMTE, *bas.*

Comment ?

LA COMTESSE.

Donnez.

Il le lui donne en secret.

TOUS, *à Anna.*

Au revoir.

ANNA ET PAUL.

Au revoir.

Hermann sort armé d'un fusil. Frédéric a son sabre. Lisbeth lui donne le bras. Le Comte les suit. Ils reparaissent tous bientôt sur le chemin supérieur. Anna et Paul leur font des signes d'adieu par la croisée du fond. Pendant ce temps, la Comtesse ferme la porte en dedans.

SCENE VI.

LA COMTESSE, ANNA, PAUL.

ANNA, *allant à la cheminée souffler le feu.*

Enfin, nous approchons du terme de nos peines.

LA COMTESSE, *au fond*, *regardant par la croisée.*

Ils s'éloignent à grands pas... je les ai déjà perdus de vue... elle est sans défense, privée de tout secours... tâchons d'échapper au malheur qui nous menace.

ANNA.

Je me sens d'une faiblesse.

Paul pousse le fauteuil ; elle ferme les rideaux.

LA COMTESSE *lui saisit le bras.*

Madame, nous sommes seules... je puis enfin vous déclarer le but de mon voyage, et ce que j'attends de vous.

ANNA, *émue.*

Que voulez-vous dire?

LA COMTESSE.

Vous ne me connaissez pas... je puis faire votre fortune, vous assurer le sort le plus heureux; mais vous allez céder à ma demande.

ANNA, *troublée.*

Quelle est-elle?

LA COMTESSE, *fortement.*

Ces papiers que réclame Frédéric, que votre époux dérobe à tous les regards... vous avez la clef de l'endroit où ils sont renfermés... donnez-la-moi.

ANNA, *effrayée.*

Grand Dieu!... non. (*Désignant la chambre.*) Personne n'entrera là que mon mari.

LA COMTESSE, *avec fureur.*

Donnez-la moi.

ANNA.

Non.

LA COMTESSE.

Je veux voir ces papiers.

ANNA.

Non.

LA COMTESSE.

A l'instant même, je prétends...

ANNA.

Quel intérêt?...

LA COMTESSE.

Que t'importe? la clef de cette chambre.

ANNA.

Jamais!

LA COMTESSE.

Anna, pense que tes refus... il y va de ta vie...

ANNA.

De ma vie!

LA COMTESSE.

La clef, ou...

Elle tire le poignard de son sein.

PAUL *s'écrie :*

Ah! maman!

Il va se mettre sous le fer, entre sa maman et la comtesse.

LA COMTESSE, *à l'enfant.*

Eloigne-toi.

PAUL, *se défendant.*

Non, non.

ANNA.

Malheureuse! qui t'entraîne à ce crime?

LA COMTESSE.

Tu ne le sauras point. (*A Paul.*) Eloigne-toi.

ANNA.

Laissez-le dans mes bras.

LA COMTESSE, *arrachant Paul des bras de sa mère.*

C'est trop me résister.

Pendant la résistance de l'enfant, un portrait s'est échappé du sein de la comtesse; il est entouré de diamants.

ANNA *le ramasse.*

Un portrait!.. Grand Dieu!.. (*Elle le considère.*) Quel nom tracé... (*Elle lit.*) Valberg!

LA COMTESSE, *se retournant.*

Valberg!.. ô ciel!

Elle l'arrache des mains d'Anna.

ANNA.

Valberg!.. Ah! madame, vous êtes la comtesse!.. ce portrait... votre action... tout me le dit... Madame, n'ajoutez pas au crime que vous avez déjà commis: vous me voyez à vos pieds... il en est temps encore: Frédéric consent à ne point déshonorer mon mari; il peut aussi vous pardonner le tort que vous lui avez fait.

LA COMTESSE.

Pour la dernière fois, Anna, cette clef, ou craignez tout de mon désespoir.

ANNA.

Que je dépouille volontairement un jeune infortuné des titres de sa famille! jamais.

LA COMTESSE.

Hé bien... (*Elle lève son poignard.*)

L'enfant qui s'est encore mis entre elle, prend la clef dans la poche de sa mère, et dit.

PAUL.

Tenez, méchante, la voilà cette clef.

ANNA, *voulant la reprendre.*

Mon fils! mon fils!

PAUL.

Maman, elle t'aurait tuée.

ANNA *court à la porte, et veut résister.*

Madame! madame!...

LA COMTESSE, *la repoussant avec force.*

Laissez-moi, laissez-moi!

Elle entre dans le cabinet.

SCENE VII.

ANNA, PAUL.

ANNA, *au désespoir.*

Paul, qu'as-tu fait?... mais pendant qu'elle est là....

Elle va fermer la porte à double tour.

PAUL, *apportant une table.*

La porte est bien fermée... maintenant, mettons tout devant.

ANNA.

Oui, oui... ces chaises, ce coffre... tous les meubles.

Pendant la musique, ils barricadent la porte.

PAUL.

C'est cela... nous verrons comment elle en sortira.

ANNA.

Paul, je me soutiens à peine, et ne pourrais aller jusqu'au pont: va, mon ami, cours à la ferme voisine par le chemin qui est près du torrent.

PAUL.

Oui, maman.... j'y cours, j'y cours.

Il sort en courant. Anna ferme la porte sur lui, et va écouter à la porte du cabinet.

SCENE VIII.

ANNA, LE COMTE, puis PAUL.

LE COMTE *paraît sur le pont.*

La comtesse n'arrive point.

ANNA, *en dedans, écoutant à la porte du cabinet.*

Elle cherche à briser la serrure de la cassette.

Paul paraît sur le pont.

LE COMTE.

Paul, où vas-tu, mon ami?

PAUL, *se débattant.*

Laissez-moi, laissez-moi passer... votre femme est une méchante, une....

LE COMTE.

Comment?

PAUL.

Elle est enfermée à triple tour, et je lui défie bien de sortir, à présent... laissez-moi m'en aller.

ANNA, *au cabinet, écoutant toujours.*

Elle brise la cassette, je crois.

LE COMTE, *étourdi de cette nouvelle.*

La comtesse enfermée, sans pouvoir...

PAUL, *effrayé.*

Laissez-moi, M. Valberg.

LE COMTE.

Valberg!

PAUL.

Oh! je l'ai bien entendu.... Votre femme est la comtesse... je vais le dire à tout le monde.

LE COMTE, *avec rage.*

Tu ne me quitteras plus.

PAUL, *se débattant.*

Au secours, maman! au secours!

ANNA, *écoutant.*

C'est la voix de mon fils.

PAUL, *criant plus fort.*

Maman, on veut me tuer.

ANNA.

Mon fils...

Elle court à la croisée du fond.

Grand Dieu! il est entre les mains du comte!

LE COMTE.

Anna, rends la liberté à ma femme.

ANNA, *s'affaiblissant.*

Non, non!... je ne le puis... l'honneur d'Hermann... je ne puis.

Elle est près de s'évanouir.

LE COMTE.

Tu résistes...

PAUL *crie de toutes ses forces.*

Grâce, M. Valberg! M. Valberg!

LE COMTE, *effrayé de s'entendre nommer.*

Misérable! tu oses....

Il le précipite de dessus le pont dans le torrent. Anna jette un cri.

LE COMTE, *à Anna.*

Maintenant, rien ne peut te soustraire à ma fureur.

Il va descendre. Anna se traîne, ferme la porte, et tombe évanouie.

SCENE IX.

LE COMTE, ANNA, *évanouie.*

LE COMTE.

Ne perdons pas un moment... elle a fermé la porte de la chaumière... comment y pénétrer ? comment délivrer la comtesse ? . . . ah ! il faut atteindre le toit... essayons.

Il fait des efforts pour enlever une planche du pont. Anna revient à elle doucement.

ANNA, *à genoux.*

Mon fils ! (*Elle se retourne vers le comte en joignant les mains.*) Mon fils ! mon fils !

LE COMTE, *montrant le torrent.*

Il est là... et malgré toi je sauverai la comtesse.

Il place la planche qui se trouve assez longue ; elle va du chemin au toit. Il passe.

ANNA, *à peine relevée.*

Que va-t-il faire ? . . . Ah ! sans doute il espère arriver jusqu'à la comtesse ? . . . Le monstre ! ah ! je ne lui rendrai jamais le mal qu'il m'a fait ; mais du moins j'aurai encore le courage de m'opposer au succès de son crime.

Elle se traîne, prend des fagots qu'elle porte avec peine dans la cheminée ; elle y met le feu. Au moment où le comte va entrer dans le tuyau, la fumée est si forte qu'il est obligé de s'éloigner. En ce moment, Hermann paraît sur la montagne.

SCENE X.

Les Mêmes, HERMANN.

HERMANN, *apercevant le comte.*

Que vois-je ?

LE COMTE, *sur le toit.*

Tu espères m'échapper, Anna.... tu périras de la main de Valberg.

HERMANN, *s'écrie :*

Valberg ! scélérat !

Il l'ajuste et le tue d'un coup de fusil. Le comte tombe roide sur le toit. Hermann accourt dans la chaumière qu'Anna va lui ouvrir.

ANNA.

Hermann, mon ami, cet homme, c'est... c'est...

Elle ne peut plus parler.

HERMANN, *en désordre.*

Il n'est plus... Et la comtesse?

ANNA.

Est là, cherchant à nous ravir les papiers de Frédéric.

HERMANN.

Et mon fils?

ANNA, *sanglottant.*

Le torrent l'a englouti!

HERMANN.

Mon fils! Ah! le sang de cette femme vengera sa mort.

Il va à la porte du cabinet, dérange, renverse les meubles pour entrer. On entend des cris; Il s'arrête. Lisbeth et toutes les femmes de la ferme paraissent sur le pont.

ANNA.

Lisbeth et nos gens accourent.

On aperçoit Frédéric tenant l'enfant dans ses bras; il s'écrie:

Le voilà! le voilà!

Lisbeth et les habitants le précèdent et le suivent.

SCENE XI.

Les Mêmes, PAUL, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC, *présentant Paul à Hermann.*

Paul est sauvé... A peine revenions-nous sur nos pas, que j'ai aperçu un enfant entraîné par les eaux. Je me suis précipité dans le torrent, et je vous le ramène. Hermann, voilà le prix de ton action généreuse. Tu me rends le nom de mes aïeux, je te rends ton fils bien-aimé.

Tous se jettent à genoux sur le devant du théâtre. Anna et Hermann élèvent Paul dans leurs bras. PRIÈRE. *Pendant ce temps, la Comtesse sort, et tâche de passer derrière tout le monde sans être vue, pour s'échapper. Elle tient le porte-feuille d'une main, et le poignard de l'autre. Près de la porte, son poignard s'échappe; le bruit fait retourner tout le monde; on l'arrête; elle veut cacher le porte-feuille; on le lui arrache.*

SCÈNE DERNIÈRE.

Les Mêmes, LA COMTESSE.

HERMANN, *donnant des papiers à Frédéric.*

Frédéric, voilà vos titres...... Vous, Comtesse, le ciel est las de vos crimes...... Votre mari a déjà expié son forfait... Maintenant...

FRÉDÉRIC.

Hermann..(*A la Comtesse.*) Madame, vous m'avez traité avec une perfidie ... Le Comte a subi un juste châtiment... Si vous n'apparteniez à ma famille, je pourrais encore... mais je reprends le nom de mes pères; je suis votre neveu; votre déshonneur public rejaillirait sur moi. Allez loin de ces lieux, et pensez que c'est un pauvre Soldat, élevé par commisération, qui vous donne une leçon de générosité.

La Comtesse s'éloigne. Quand elle est près du pont vers lequel on la voit se traîner avec peine, Hermann unit Frédéric et Lisbeth; Anna presse son fils dans ses bras; les autres indiquent à la Comtesse ce tableau de bonheur.

Le rideau se baisse sur ce tableau.


72157

FIN.

REGISTRATO

